



LITTÉRATURE

Vaudeville universitaire
signé Robert Gagnon

Page F 4



LITTÉRATURE

Beckett et d'autres

Page F 6

CAHIER

F

LECTURES D'ÉTÉ



La cabane d'Island Wood, Bainbridge Island, Washington, États-Unis

RADEK KURZAJ

«J'aime
la nature en
partie parce
qu'elle n'est
pas
l'homme,
mais une
retraite pour
lui
échapper»

—Henry David
Thoreau

La maison
dans les arbres

Retraite d'en haut, belvédère des airs, isba suspendue, pied-en-l'air: le multimillénaire nid des humains connaît un fabuleux renouveau depuis quelque temps. La cabane dans les bois n'est décidément plus ce qu'elle était et fait d'autant mieux rêver les petits comme les grands enfants.

STÉPHANE BAILLARGEON

Les arbres parlent, dit Prévert. Ils parlent arbre, précise-t-il. «*Quand un enfant / de femme et d'homme / adresse la parole à un arbre / l'arbre répond / l'enfant entend.*»

C'est probablement pour cette poétique raison que les enfants aiment les cabanes dans les arbres. Leurs petits refuges douillet et secrets les transforment en cousins des oiseaux tout en les rapprochant des étoiles. Même le turbulent Bart Simpson possède sa cache haut perchée.

Andrew Fisher n'habite pas Springfield, c'est-à-dire nulle part. Il vient du comté de Sonoma, en Californie. Grand Américain bien en moyens, il s'est fait construire une cabane de rêve accrochée à deux séquoias, ces titans ligneux. Il l'a décorée lui-même en utilisant deux portes importées d'Asie, quelques vitraux colorés, des tissus chatoyants et même une tapisserie de Lurex, scintillante à la lumière des bougies. Andrew Fisher est l'heureux propriétaire d'un petit château suspendu, d'ailleurs choisi pour illustrer la couverture d'un beau livre entièrement consacré à ces fabuleux logis.

Un monde de cabanes, de Pete Nelson, présente plus de 35 modèles réels nichés aux États-Unis, en Chine, en Australie ou en Europe. L'ouvrage explique la conception et la construction de chacun des minipalais de bois, croquis et reportage photographique de Radek Kurzaj à l'appui.

L'idée de s'installer plus près des étoiles ne date évidemment pas d'hier. Les Korowai de Papouasie-Nouvelle-Guinée vivent depuis toujours dans des mai-

verdoyant de vie, murmure encore et toujours à qui veut l'entendre.

Grandes idées, petites structures

Un monde de cabanes cite ces exemples, mais traite surtout de constructions plus banales, séculières, profanes, ordinaires même, d'autant plus capables de faire rêver qu'elles demeurent à la portée de tous, ou presque. Une très belle cabane bien construite, tout équipée, pouvant servir durant les quatre saisons, coûte quelque dizaines de milliers de dollars, soit à peu près rien par rapport à une vraie maison de campagne.

Le renouveau cabanier s'expliquerait en partie par l'invention en 1994 d'un dispositif baptisé GL (pour Garnier limb, ou branche de Garnier, du nom de son idéateur). Il s'agit d'une pièce tournée cylindrique vissée dans le tronc, capable de supporter le poids d'un camion. L'ingénieux et sécuritaire dispositif permet de construire des structures de plus en plus grandes, de plus en plus lourdes, de mieux en mieux équipées, de véritables maisons dans les arbres, quoi.

Le livre recommande de privilégier les matériaux recyclés, au moins pour les murs et le toit. La construction peut se préparer en atelier. Une bande d'amis bricoleurs réussira un montage en quelques jours. Les plans plus complexes, comme celui de la cabane-bateau des Gainza en France, reproduisant un navire marchand du XVI^e siècle, nécessite évidemment beaucoup plus d'efforts et de temps.

Des audaces semblables, il en traîne encore plus au sol, comme le prouve *XS vert: grandes idées, petites structures*, de Phyllis Richardson. Le petit ouvrage, très bien écrit et magnifiquement illustré, rend hommage aux miniconstructions contemporaines surchargées de créativité: cabas de jardin mirador, belvédères, pavillons en corde, chambres noires, dômes de verre, maisons en tourbe, structures gonflées, abris pour nomades urbains, théâtres de marionnettes, pigeonniers, passerelles, entrepôts temporaires, chapelles, tout y passe, avec en prime d'admirables expérimentations sur la texture et la structure des édifices réalisés dans le plus grand respect des normes environnementales, y compris les arbres, évidemment.

Ma cabane made in Québec

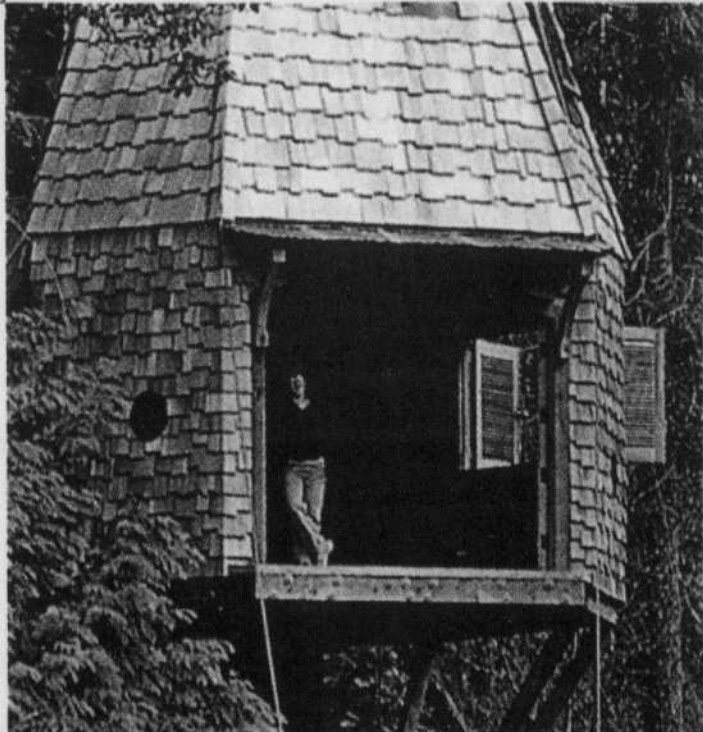
Les deux livres sont traduits de l'anglais. Celui de Nelson/Kurzaj est préfacé par Alain Laurens, un drôle de moineau qui a passé trois décennies dans le buisson brûlant et superficiel de la publicité avant de se lancer dans une seconde vie, «opposée à la première», organisée autour de maisons dans les arbres. Il a fondé La Cabane perchée en 2000 avec un charpentier et un aquarelliste. Ils ont réalisé ensemble une centaine de projets originaux entièrement au goût des clients européens.

On peut voir ces réussites abracadabrantes sur le site la-cabane-perchee.com — le concurrent américain treehouseworkshop.com est bourré de conseils pratiques. L'équipe de M. Laurens se déclare particulièrement fière de ne pas utiliser de vis, GL ou autres. «*Toutes différentes, toutes blotties dans les arbres, sans les blesser, en respectant leur forme, leur intégrité, et en cherchant toujours un équilibre entre l'arbre qui nous accueille et la cabane que nous y installons*», dit le texte de présentation, intitulé «Un rêve de gosse».

Des charpentiers expérimentés peuvent construire des cabanes de bambou, un simple lit perché (une plate-forme de relaxation, quoi), des passerelles suspendues ou rigides, ou de belles maisons montées sur pilotis et accrochées partiellement aux arbres. En général, ce dernier modèle sert aux hôtels, qui les louent «très facilement et avec beaucoup de succès».

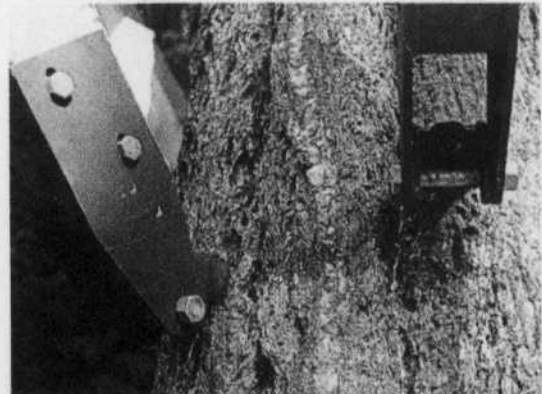
C'est précisément cette idée d'auberge branchée dans les branches qu'a reprise la femme d'affaires Nathalie Laberge. Avec ses associés, elle propose d'aménager son Domaine de l'auberge perchée dans les arbres de la région du Haut-Saint-Laurent. L'emplacement choisi possède des érables de deux cents ans. Les cabanes luxueuses pour touristes trôneraient à plus de cinq mètres du sol. Le budget de l'entreprise dépasse le million de dollars.

Seulement, la Commission de protection du territoire agricole du Québec (CPTAQ) refuse d'accorder les dérogations nécessaires pour dézoner le boisé. La portion convoitée fait partie d'un immense domaine



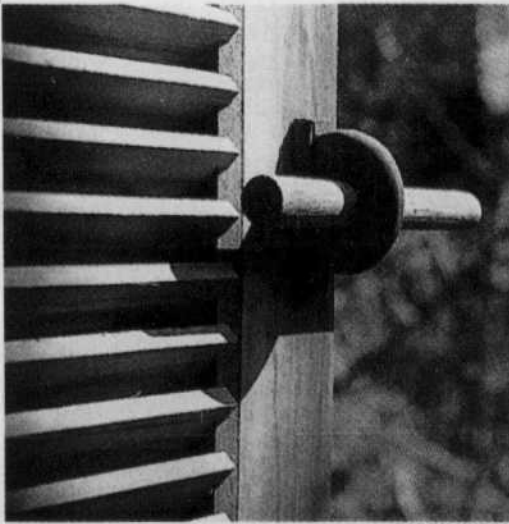
Vue sur la cabane, plan rapproché.

RADEK KURZAJ



Détail des éléments accueillant la partie inférieure des états coulés.

RADEK KURZAJ



Jolies persiennes équipées d'un loqueteau en bois de chêne.

RADEK KURZAJ

LECTURES D'ÉTÉ

ARBRES

« Nous voulons construire une douzaine de cabanes haut de gamme et nous ne pouvons pas les planter sur des poteaux de téléphone »

SUITE DE LA PAGE F 1

de quelque 1215 hectares impossible à diviser, selon la CPTAQ. Mme Laberge en appelle de la décision rendue en janvier. Elle ira jusqu'à l'Assemblée nationale s'il le faut.

« Nous voulons construire une douzaine de cabanes haut de gamme et nous ne pouvons pas les planter sur des poteaux de téléphone, dit celle qui a notamment créé Arbraska Rigaud, un petit complexe récréo-arboricole. Mme Laberge aime la vie et le jeu dans les arbres. « Nous avons l'appui de plusieurs organismes et décideurs parce que notre projet haut de gamme participerait à la relance économique de la région. »

Les chalets perchés, d'environ 40 mètres carrés, seraient construits sur le modèle « doux », sans vis ni clous. Équipés à la derni-

re mode, ils offriraient un service de restauration basé sur les produits du terroir. Ailleurs dans le monde, une nuitée féerique dans une cabane peut coûter jusqu'à 350 \$.

Le recours aux forêts

Évidemment, il y a cabane et cabane dans les arbres. Symbole de misère pour beaucoup, abri occasionnel pour certains (les bergers notamment), elle concentre aussi les fantasmes de ressourcement paisible de quelques *happy few*.

Cette perspective semble vieille comme le monde, riches touristes ou pas. Bouddha a obtenu l'illumination après cinq années passées sous l'arbre Bô, aux grands vents et à vau-l'eau. Henry David Thoreau, né il y a très exactement 190 ans, demeure le grand amoureux philosophe des bois. Ermite nou-

veau genre, il était moins attiré par l'isolement total que par la « désocialisation positive », moins par le retrait du monde que par la distance critique sans éclipse. « J'aime la nature en partie parce qu'elle n'est pas l'homme, mais une retraite pour lui échapper, a-t-il écrit dans la mythique cabane de Walden Pond, appartenant à Emerson. Aucune des institutions humaines ne l'a soumise, ni pervertie. L'homme est contraint; la nature est libérée. »

Pour lui, la cabane offrait un fabuleux poste d'observation de soi, des autres et du monde. Elle permettait surtout de revenir aux sources, à la conscience première, débarrassée de son vernis culturel et social comme le souhaite la philosophie transcendentaliste. « Thoreau s'en va se mettre à nu dans les bois, et ce, aussi bien sur le plan pratique et matériel (réduction des besoins) que sur le plan sensible, intellectuel et spirituel (perception poétique de la sauvagerie du monde; études diverses de la nature; recherche, hors du social, d'une vie plus ample et puissante...) », résume Rodolphe Christin, auteur d'un essai sur Thoreau intitulé *Les Sentiers d'un nouveau monde* (www.larevueledesresources.org). « [...] La nature se fait réceptacle d'un désir d'évasion et de transformation de soi par la rupture culturelle qu'elle permet. Espace de vie, elle soutient une expérience plus universelle du monde. »

Paradoxalement, l'isolement dans la forêt rapprocherait donc de l'univers. Les arbres parlent, et ils ont souvent le dernier mot.

Le Devoir

UN MONDE DE CABANES

Pete Nelson
Aubanel
2007, 223 pages

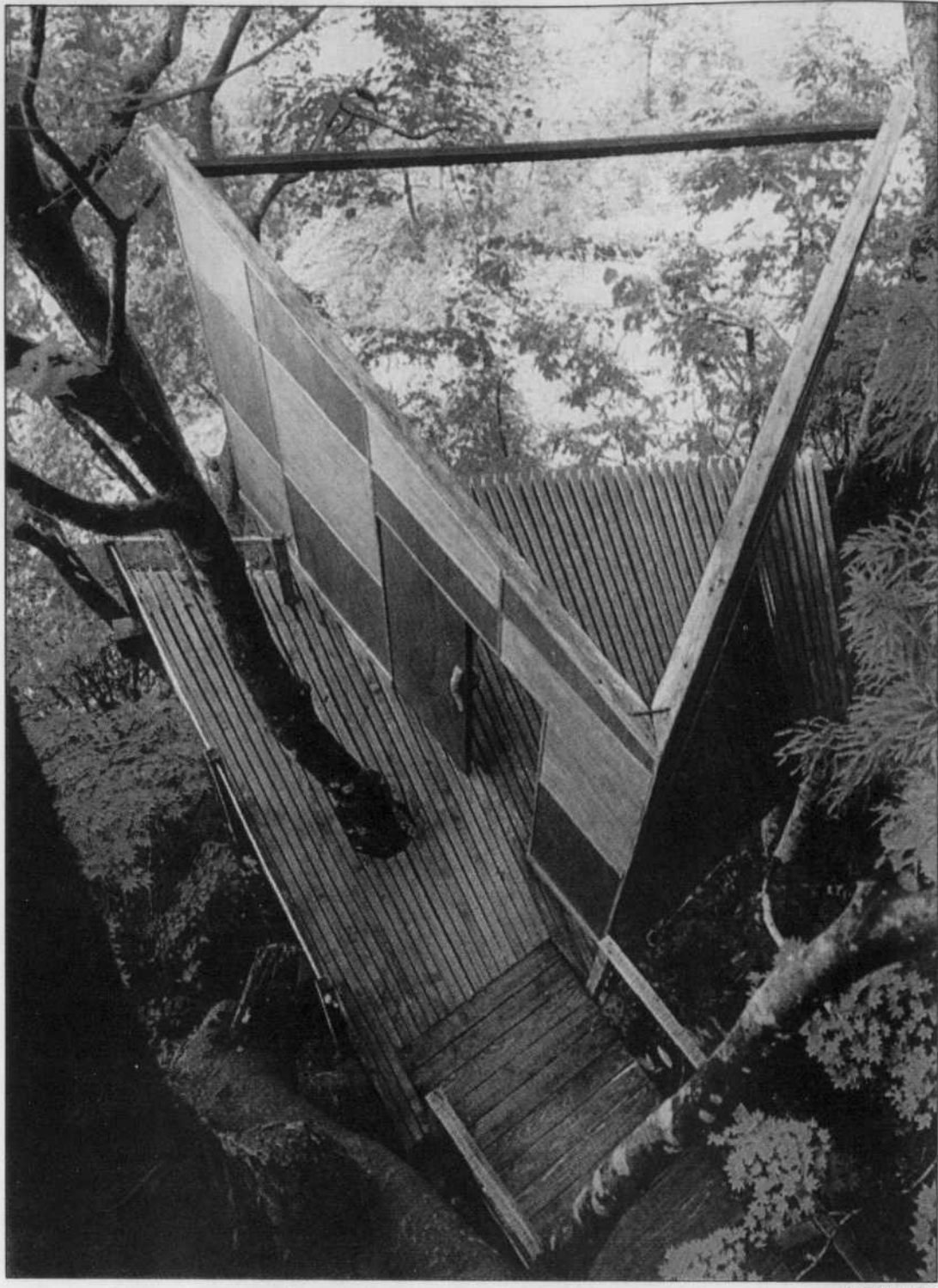
XS VERT: GRANDES IDÉES, PETITES STRUCTURES

Phyllis Richardson
Thames & Hudson
2007, 223 pages



La cabane-bateau des Gainza, à Biarritz, en France

PETE NELSON



Vue plongeante sur la cabane-sculpture de Tokamachi City, au Japon

PETE NELSON

ROMAN QUÉBÉCOIS

Exhalaison

SUZANNE GIGUÈRE

Qui est Francis Malka? La seule information dont nous disposons après une brève enquête sont les suivantes: l'auteur a fait des études au Conservatoire de musique de Montréal et en génie mécanique à l'École polytechnique. Le jour il élabore des logiciels de recherche pour les agences de sécurité des pays du G8 et la nuit il écrit. Sa première œuvre, mélange de polar métaphysique et de roman d'anticipation, pose les questions essentielles de la fuite du temps et de l'appréhension de la mort.

Présenté sous la forme d'une longue confession à un enquêteur de la police, *Le Jardinier de monsieur Chaos* nous transporte dans un univers olfactif. Quels sont donc ces parfums qui dès les premières pages viennent titiller vos narines et contribuent à l'atmosphère mystérieuse du roman? Sans pouvoir dire pourquoi exactement, vous soupçonnez le jardinier qui s'affaire à réaménager le jardin de monsieur Chaos de connaître la réponse à cette question.

Horticulteur, parfumeur, généticien

Approchez. Encore un peu, inhalez profondément. Oui, dans le roman de Francis Malka, il y a un peu de cette exaltation de l'exhalaison qui caractérisait *Le Parfum* de Patrick Süskind. Et quelque chose de merveilleusement intact dans la personne des deux jeunes héros. Un peu de ce voyage jusqu'aux confins de l'imagination à la fois poétique et morbide, aussi. Mais ici s'arrête la ressemblance. *Le Jardinier de monsieur Chaos*, contrairement au jeune héros du roman de Süskind, véritable buvard des essences, ne vole pas les odeurs pour les recréer et les infuser au monde entier. Il ne se livre pas non plus à un projet démiurgique et vampirique.

Enfant, passionné de botanique, le futur jardinier de monsieur Chaos était toujours à la pépinière ou au jardin botanique. À l'école, les enfants lui adressaient rarement la parole, s'imaginant qu'il appartenait au règne végétal... L'humour souriant de Francis Malka s'affiche dès le début. À 20 ans, devenu jardinier paysagiste, il est embauché par un riche immunologiste pour refaire l'aménagement paysager de sa résidence spacieuse et du jardin à l'abandon. En témoignent le banc de parc noyé sous les fougères et la fontaine masquée par les lilas.

Monsieur Chaos dégage une passion contagieuse, un désir de vivre au présent. Il a connu une relation brève avec une femme, laquelle s'est terminée abruptement: « Plus facile de tomber en amour que d'en sortir... » Marqué par la personnalité très forte de monsieur Chaos, notre jardinier se voit entraîné dans une aventure incroyable. Un jour, monsieur Chaos lui demande de l'aider à remplir un service très particulier: mettre fin à la vie d'une amie, condamnée à une mort imminente, et l'enterrer sous la statue de son mari érigée sur la place publique du village.

La tâche semble impossible. Le jardinier doit neutraliser les amines produites par la putréfaction. Il passe d'horticulteur à parfumeur puis à généticien. Dans son laboratoire, il travaille à la création d'une bactérie qui permet de remplacer l'odeur de la putréfaction par celle de l'essence d'un fleur. Bientôt, de nombreux citoyens viennent lui demander la même chose: être enterré à un endroit qui leur est cher en dégageant un par-

fum de fleur. Vingt-sept enterrements en sept ans, autant de disparitions inexplicables, le jardinier parfumeur finit par attirer sur lui l'attention de la police...

Victime d'un accident de la route, il s'éveille des mois plus tard, un détective à ses côtés. Ce dernier mène l'enquête et cherche à répondre à une épineuse question: le jardinier de monsieur Chaos est-il un épouvantable assassin ou un biologiste désintéressé dont la seule intention était d'aider les gens à finir leurs jours selon leurs désirs? Le suspense demeure jusqu'à la toute fin.

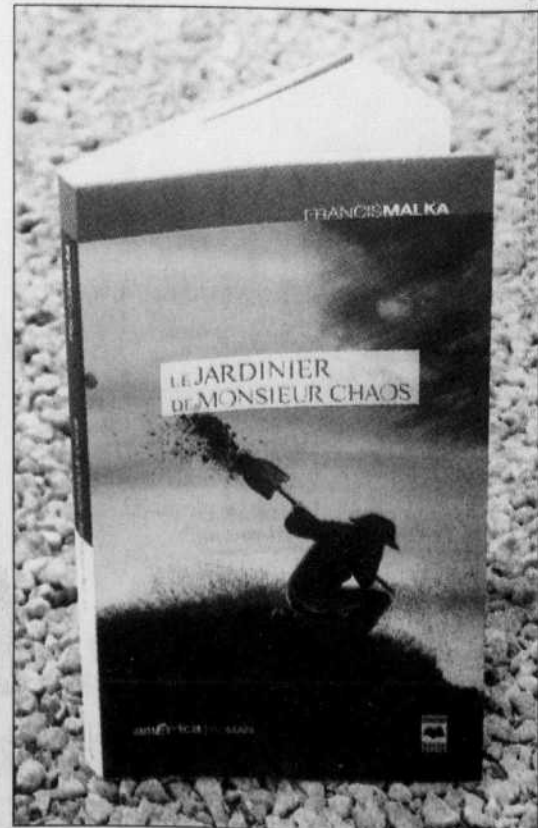
Conte philosophique sur la destinée humaine et sur le temps qui n'est qu'illusion (« Nous pensons être assis sur le rivage à le regarder passer alors qu'il est en fait immobile et que c'est nous qui passons »), le premier roman de Francis Malka aborde le sujet grave de l'euthanasie avec finesse, humour, dilettantisme, compassion: « Comment tourner le dos à quelqu'un qui vient nous demander de l'aider à mieux mourir? Tous ces gens que j'ai vus mourir, s'ils m'ont appris une chose, c'est que l'important dans la vie est de mourir heureux. »

Le Jardinier de monsieur Chaos, à l'écriture coulante, se lit d'un trait. Une seule réserve: il est saturé de détails et d'explications scientifiques au détriment des cascades olfactives dont seules sont capables l'écriture et la lecture.

Collaboratrice du Devoir

LE JARDINIER DE MONSIEUR CHAOS

Francis Malka
Hurtubise HMH
Montréal, 2007, 184 pages

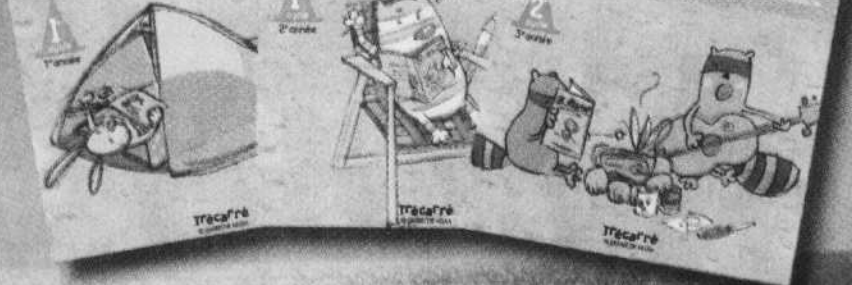


JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Apprentissage solaire

JE RÉVISE (JE RÉVISE (JE RÉVISE (

EN VACANC EN VACANC EN VACANCES



JE RÉVISE (JE RÉVISE (JE RÉVISE (

EN VACANC EN VACANC EN VACANCES



TRÉCARRÉ

QUÉBECOR MEDIA

SOPAC

SOPAC

LECTURES D'ÉTÉ

(Re)lire *Le Matou*

Danielle Laurin

Il est né il y a un quart de siècle. Il a récolté plusieurs prix, a fait l'objet d'un film, d'une télé-série. Traduit en 18 langues, il aurait battu tous les records de vente en littérature québécoise, avec un million six cent mille exemplaires envoyés dans le monde. Et alors?

Ça ne vous convainc pas? Vous n'êtes pas certain d'avoir envie de (re)lire le roman qui a valu à Yves Beauchemin, à l'époque, d'être comparé à Dickens et à Balzac? Même dans sa toute nouvelle version, définitive, revue et corrigée par l'auteur, *Le Matou* vous laisse de glace? Dommage.

Malgré mes propres réticences, j'ai pris un plaisir fou à me retrouver dans le Montréal du milieu des années 1970, tel qu'immortalisé par Yves Beauchemin. Sur le Plateau, précisément. Avec toute la bande d'habités de La Binerie, ce petit resto typique de quartier.

J'ai plongé dans *Le Matou* avec un œil neuf. Habitée par un sentiment d'étrangeté. Peut-être parce que j'étais loin de chez nous. À Rome, pour tout dire. Avec pour horizon les vestiges d'un mur de pierres construit

il y a plus de deux mille ans. Le contraste était frappant. Dans *Le Matou*, les gens ont la «manie de la démolition», ils rasant tout, églises comprises, au diable le patrimoine. À Rome, le poids de l'histoire est partout. Le passé fait partie du présent, et vice-versa. Éblouissant. Déconcertant.

Et pourtant. Chemin faisant, les deux mondes, celui, bien réel, dans lequel j'étais et l'autre, peint par le romancier, en sont venus à se confondre. Il faut dire que j'étais installée sur la terrasse d'un petit café typique de quartier, fréquenté par des habitués.

Il y avait là des vieux, des jeunes, des enfants. J'aurais pu apercevoir monsieur Emile avec son chat. Un monsieur Emile de même pas dix ans, en haillons, sale, laissé à lui-même, alcoolique déjà. J'aurais pu apercevoir Florent et Elise, aussi, de l'autre côté du comptoir, en train de servir les clients. Et ce bon monsieur Pi-quot, occupé à popoter.

Même le vieux Ratablavasky du roman, avec son menton en forme de fesses, ses pieds qui puent et son inquiétant mystère, aurait pu être assis là, en train de prendre un verre. Le fourbe! Il aurait observé tout ce qui se passait, mijotant un plan pour s'approprier le petit commerce florissant.

Et que dire de l'abbé Jeunehomme... Il aurait très bien pu passer avec un livre sous le bras. J'en ai vu des centaines, au moins, comme lui, défilant à Rome. La description qu'en fait le romancier leur convient tout à fait.

Il n'y a qu'à lire: «*Insouciant des nouveaux usages, il continuait de porter la soutane. Son visage glabre, sa peau lisse et pâle, presque jaunâtre, ses grands yeux rêveurs et pleins de faiblesse lui donnaient l'air d'un adolescent tuberculeux.*»

Sans oublier tous les autres... Le journaliste miteux d'un petit journal miteux. Le policier véreux. Le joueur compulsif. La pute trop maquillée. Etc.

Ah, les personnages de Beauchemin! Tellement typés, typiques. Et tellement universels en même temps. Plus vrais que nature, malgré le trait de crayon fortement appuyé de l'auteur. Des miroirs grossissants, quoi!

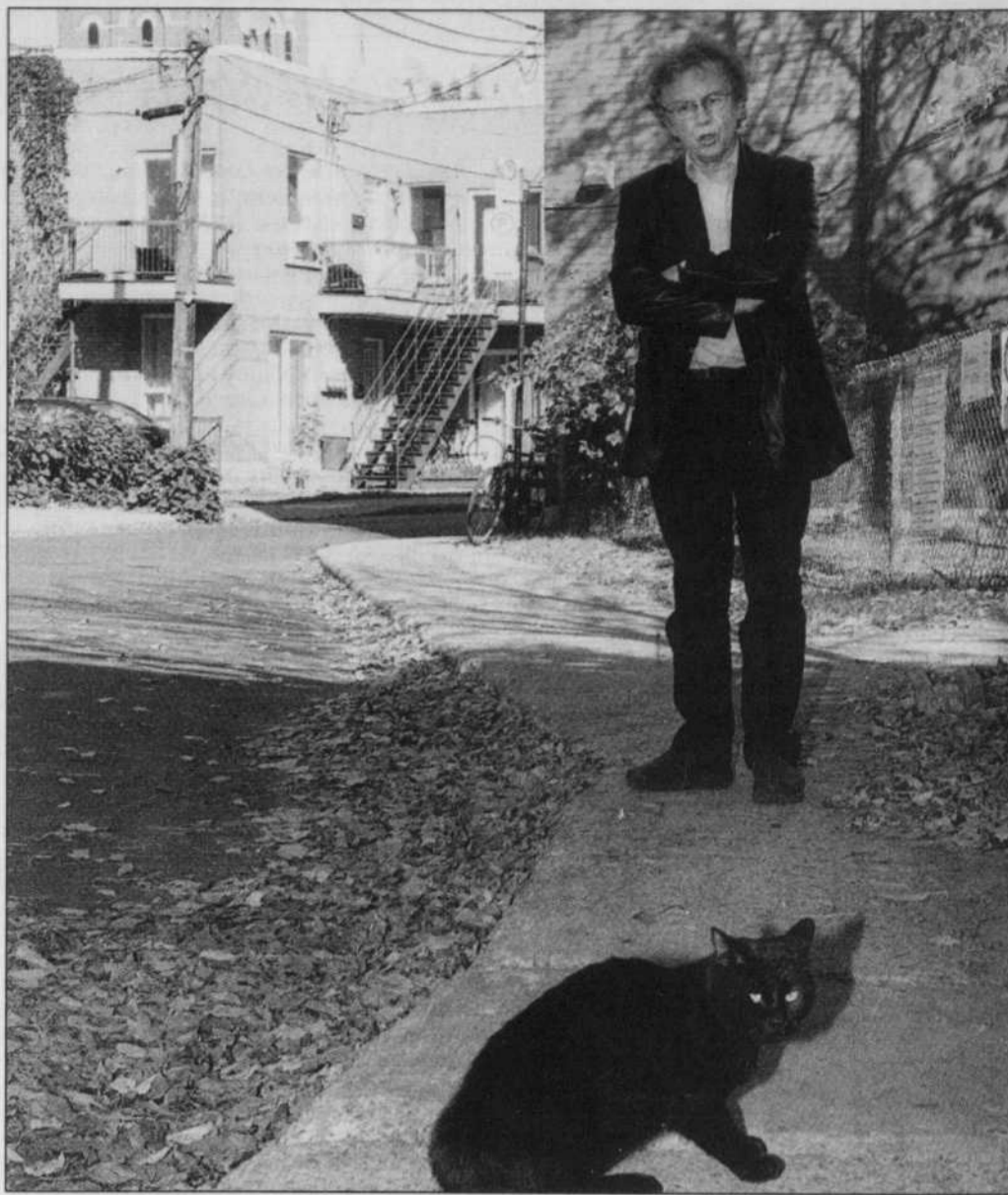
Cette façon qu'il a de les mettre en scène, tous. Du moindre petit figurant au plus important. Cette façon qu'il a de les faire parler, intercalant expressions populaires et langue soutenue, dialogues et narration, comme si ça coulait de source.

L'air de rien, le conteur multiplie les embûches sur le chemin de chacun. Et fouille leur âme. Avec un clin d'œil par-dessus l'épaule. Et un sourire en coin. Légèreté de ton. Qui contraste avec le tragique de la situation.

Ah, l'humour savoureux de Beauchemin! Cet humour si particulier qu'on a retrouvé dans ses romans subséquents. Dans *Juliette Pomerleau*, pour commencer. Et, tout récemment, dans la trilogie *Charles le téméraire*.

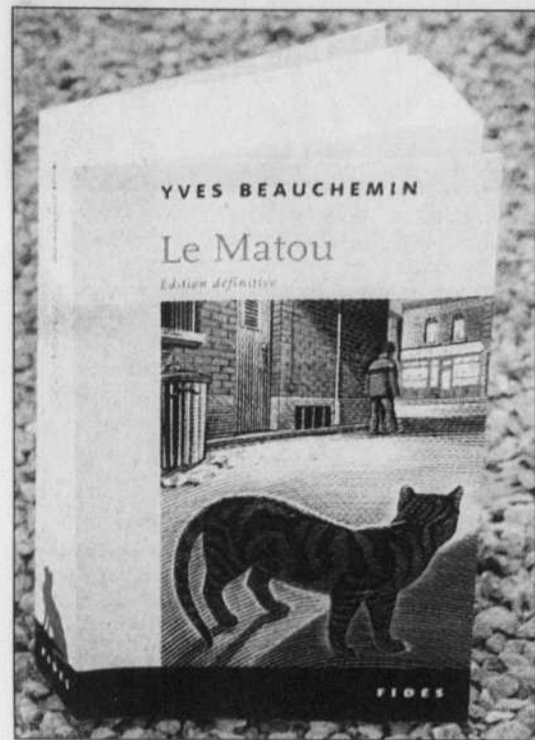
Bien sûr, on pourrait minimiser l'importance des enjeux mis en place dans *Le Matou*. Railler le but ultime du héros, Florent, 26 ans. C'est-à-dire: devenir riche avant l'âge de 35 ans. Le rêve américain, quoi! Mais de la part d'un petit Canadien français né pour un p'tit pain...

On pourrait trouver détestable cette obsession de



Yves Beauchemin et son matou

JACQUES GRENIER LE DEVOIR



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

l'argent, oui. Si elle n'était pas prétexte à autre chose. À ce qu'un critique parisien avait qualifié, au moment de la sortie du livre en France, de «comédie humaine québécoise».

C'était hier, ça pourrait être aujourd'hui. Ou demain. Ça se passait à Montréal, ça pourrait se passer à Paris. Ou à Rome. À peu de chose près, me disais-je, en sirotant un énième capuccino, le nez dans *Le Matou*.

Autour de moi, les habitués du bar se jetaient des coups d'œil interrogateurs. Qui était cette touriste plongée dans un livre alors qu'il y a tant à voir dans la Ville éternelle?... Je tournais les pages, encore et encore.

Était-ce la distance? Le mal du pays? La nostalgie? La magie de Rome? J'étais aspirée par ce grand roman populaire de chez nous, le meilleur de l'auteur à mes yeux.

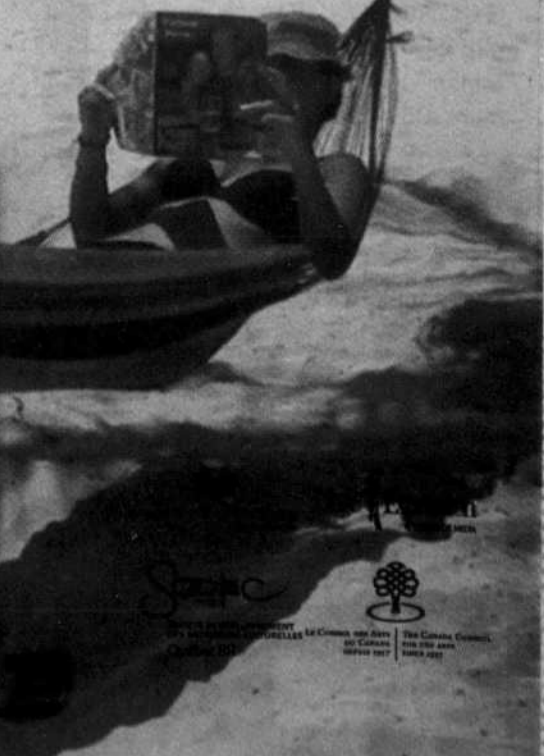
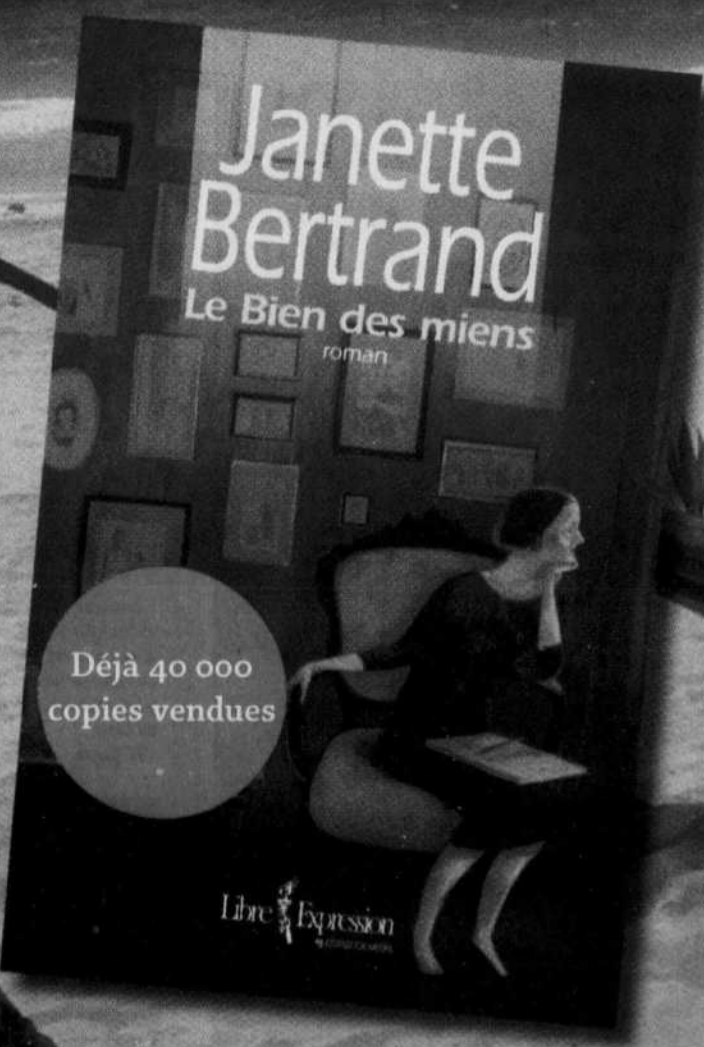
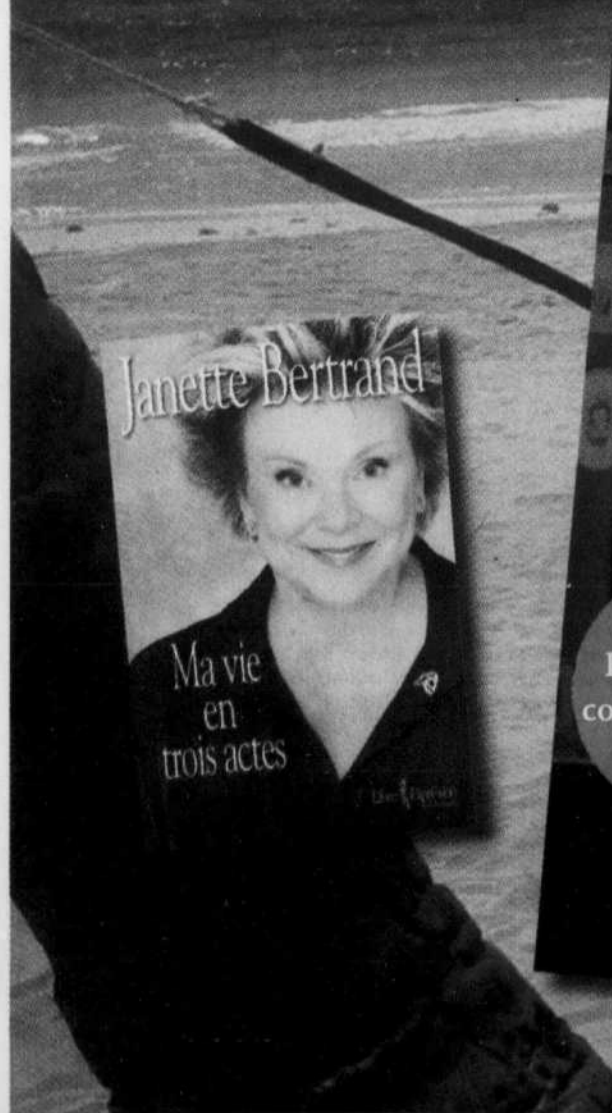
Collaboratrice du Devoir

LE MATOU

Yves Beauchemin
Fides

Montréal, 2007, 672 pages

En vacances,
tournez la page!



Éditions Fides
1100 Avenue de la Commune de Montréal
Montréal, Québec H3B 2Y6
Téléphone: 514 392-1111
Site Web: www.fides.com

LECTURES D'ÉTÉ

ROMAN QUÉBÉCOIS

Vaudeville universitaire

Une amusante satire grivoise signée Robert Gagnon

CHRISTIAN DESMEULES

La Mère morte, comme le suggère le titre en forme de calembour du second roman de Robert Gagnon, est une comédie. Mais une comédie avec des dents qui se nourrit des petites et grandes détestations, des rancunes indélébiles et des guerres de clochers qui colorent depuis toujours le «*tout petit monde*» universitaire. Névrosés magnifiques, savants fous à lier, frustrés en tous genres, manipulatrices extravagantes et porteurs de barbe en collier, le milieu universitaire offre à sa façon toute une galerie de portraits loufoques et sait parfaitement prêter flanc au rire.

François Cournoyer, le premier des deux narrateurs de *La Mère morte*, est professeur d'histoire au département d'études religieuses d'une université montréalaise. C'est un homme apparemment sans histoire, si ce n'est que sa mère est décédée en mettant au monde un enfant mort-né alors qu'il avait une douzaine d'années.

Les lecteurs de *La Thèse* (Quinze, 1994, prix Robert-Cliche) se souviendront peut-être qu'il s'agit également du nom que portait l'un des personnages de ce premier roman reçu plutôt froidement de Robert Gagnon — qui enseigne au département d'histoire de l'UQAM. A certains égards, *La Mère morte* pourra aussi apparaître comme une variation plus ludique sur le même thème des querelles intestines universitaires, avec leurs sanctions, leurs vengeances et leurs petits crimes.

Homo academicus

Animal académique comme l'université sait en produire, l'homme est un petit monstre d'érudition qui a fait sa thèse sur la physique aristotélicienne et son influence sur le concile de Trente. Il est atteint d'une peur panique de mourir et déteste sa collègue Simone Grenier à s'en confesser. Rien de plus normal sous le soleil terne des tubes au néon.

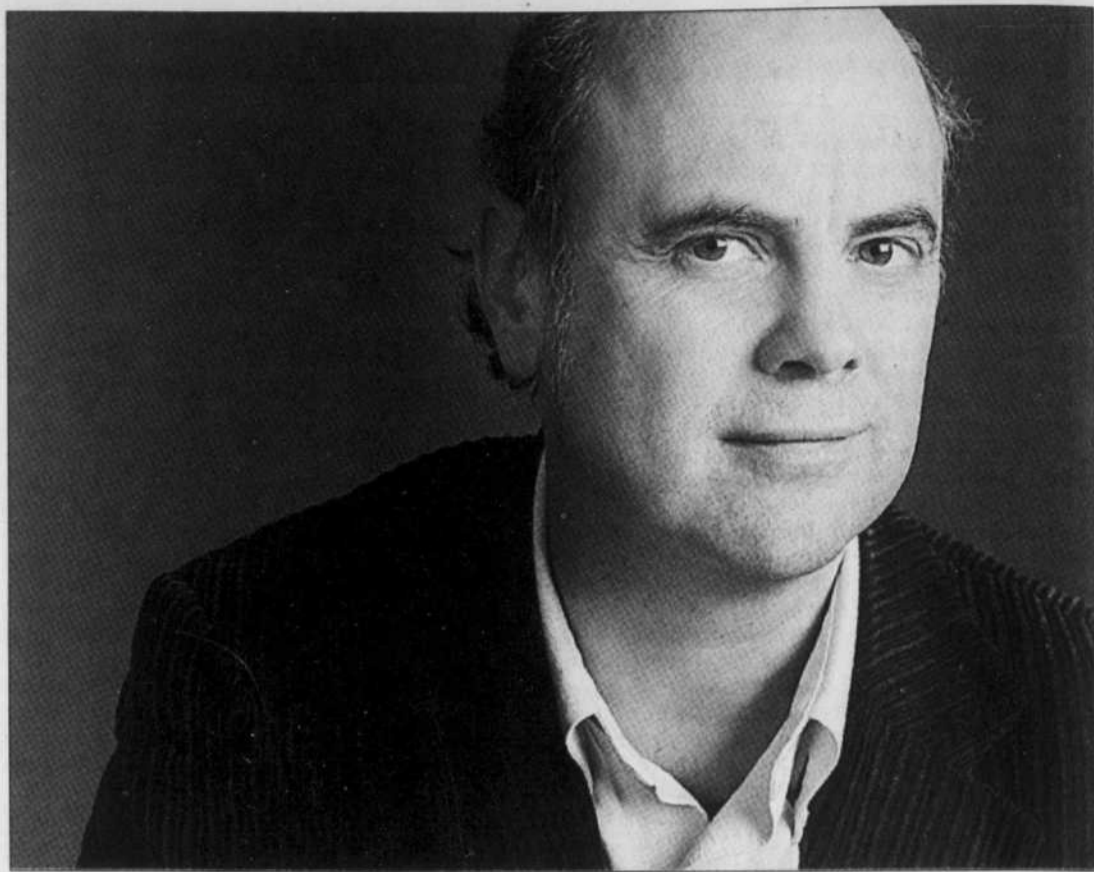
Sa relative sérénité craque tout à fait le jour où il découvre, grâce aux bons soins de la machiavélique Simone, que sa mère avait eu une relation extraconjugale avec son patron, puisqu'elle a bel et bien donné naissance, avant de mourir, à un fils illégitime qui s'est plus tard suicidé après avoir vu sa thèse refusée par un jury qu'il présidait...

Il reçoit quelque temps plus tard la visite de deux hurluberlus membres d'une secte millénariste peu connue, Les Derniers Frères esséniens de Jésus, visite rapidement suivie d'une apparition en chair et en os de sa «*mère morte*» qui lui demande de venir la rejoindre au royaume des cieux. Ces révélations trop nombreuses lui monteront à la tête: il s'enferme et fait des plans pour rejoindre sa maman. Tout le monde voudra bien entendu s'en mêler pour le ramener à la raison universitaire...

Un chassé-croisé de coups bas

Abracadabrant? Ajoutez à cela une visite dans un club échangiste parisien, l'incontournable colloque à l'étranger, des drag-queens en nombre, et vous aurez une idée de cet étonnant cocktail sur fond de comédie universitaire. Un chassé-croisé de coups bas et de petites vengeances dont on vous passe les détails afin de préserver un peu de votre innocence de lecteur éventuel.

La seconde partie du roman, de la même teinte,



Robert Gagnon

donne le point de vue de Marcella Persico, voisine et collègue secrètement amoureuse de lui, qui mènera sa petite enquête au sujet de la secte et de ses drôles de commis-voyageurs.

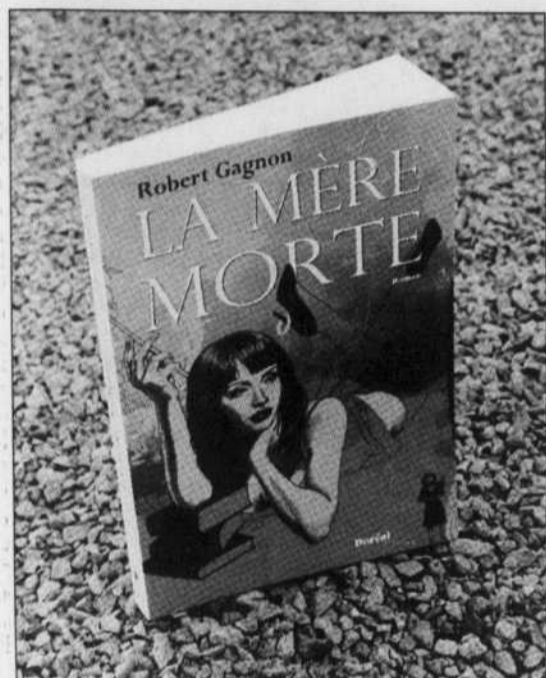
Avec ses accents de vaudeville, *La Mère morte* nous offre un amalgame assez surprenant d'érotisme grivois et de satire universitaire. Amusant et léger, plutôt vif dans son genre, capable d'une certaine inventivité si on oublie le petit goût de réchauffé de ce roman, dont Robert Gagnon emprunte large-

ment personnages, thèmes, décor et intrigues à sa première fiction.

Collaborateur du Devoir

LA MÈRE MORTE

Robert Gagnon
Boréal
Montréal, 2007, 272 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Pour le vivant

HUGUES CORRIVEAU

La Chambre verte, recueil inédit de France Mongeau, offert en version bilingue dans une présentation fort soignée par Les Écrits des Forges, propose quatre parties que l'auteur nomme «*études*». Nous «*entrons dans l'intelligence*» d'un couple amoureux, dans la nature pulsionnelle et vivante. Un lien étroit s'établit alors entre le paysage et la chair, alors que la chambre est à la fois celle des amoureux, mais aussi «*la chambre verte de l'été*».

Dès le départ le ton rappelle Alain Grandbois ou Anne Hébert dans ces descentes maritimes ou ces aériennes tensions, quand ciel et eau se confondent. Mais c'est aussi autre chose, personnel et marqué d'une voix propre, voix qui convie la poésie à sonder la «*matière vive matière / étalée*». La richesse remarquable de ce recueil est indéniable, tant par sa structure que par ses récurrences qui pon-

tuent la beauté décrite, la vigueur des images. Des oiseaux s'égarant, des êtres sous-marins vont à leur perte, des élans amoureux résistent contre l'accablement à cause de la «*fébrilité*». Le paysage, qui ressemble souvent à un «*papier peint*», est du même vert que les robes, les lieux. Et ce vert-là, couleur ambiguë, à la fois vivante et glauque, réconcilie. L'envoûtant étagé convoqué à de nombreuses reprises dans le recueil appelle la mort enfouie, les algues, mais recèle de la vie organique et mystérieuse. Comme une noyée, la poète appelle l'amoureux qui la prend par la main, la sauve: «*le poème devient ce chant sous l'épaule nue / où se love la paix les fougères / un lit des bêtes repues / au revers des trésors [...]*». Les amoureux retournent à la terre, à l'eau originelle, conquièrent leur identité contre la mort. Nageurs ou troglodytes, ils vont vers une ultime connaissance. «*C'est un langage d'étang stagnant / gelé cassé / les reins brisés du monde*

vivant / c'est aussi argile et racine et symbole», et c'est aussi un magnifique recueil qui fait du rêve une parole révélatrice.

Inquiétude du paysage

«*Cette femme / dit-il / ? elle était bleue / sable et plage de février*». Ainsi parle le narrateur de ce recueil qui nous convie à suivre une nouvelle voix incisive et pleine d'un étonnant accomplissement. Ces «*quelques éclats*» qui sautent dans les mots de Kateri Lemmens font du couple amoureux le témoin du passage furtif du temps sur les choses, du lieu aléatoire de ce qui ne dure pas. Une femme liquide s'avance vers un homme qui témoigne de la délicatesse des mouvements, «*il en va de ces femmes / ? grâce et risque*», comme si, jamais certains de rien, les êtres qui aiment tremblaient.

La sirène appelle encore l'amant qui se penche, réclame la vie bien au-delà du possible. Lumineuse aussi, l'amoureuse qui sur la grève tend ses poignets vers l'autre. Comme si l'amant allait y couper les veines: «*il faut / vouloir / ce que nous sommes / ce danger*» au bord

de l'effondrement. Et c'est elle qui prend la parole dans la seconde partie du recueil intitulée «*Récifs*». Les mots se répètent en une variation infime, confirmant les paroles antérieures de «*Foch*», en première partie.

La force indéniable de ce premier recueil tient au fait du battement sous-jacent entre douceur et douleur, entre le lisse des eaux et les colères qui grondent. L'étreinte amoureuse est ici plus que le glissement des peaux, elle est aussi tempêtes et «*meurtresses*».

Collaborateur du Devoir

LA CHAMBRE VERTE / ESTANCIA EN VERDE

France Mongeau
Trois-Rivières, Écrits des Forges
Mexico, Mantis editores, 2007
Traduction en espagnol de Sylvia Pratt

QUELQUES ÉCLATS

Kateri Lemmens
Le Noroît, coll. «*Initiale*»
Montréal, 2007

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Le fait divers qui fait revivre la mémoire

NAÏM KATTAN

Mêlant le récit autobiographique et le document historique, Miriam Anissimov a réussi à écrire un roman bouleversant. Le véritable nom de Samuel Rozowski, son héros, est Pierre Goldmann. Dans les années soixante, il fut accusé à Paris de meurtre. Défendu par la gauche, libéré, il fut mystérieusement assassiné. Miriam Anissimov, née comme lui de parents pourchassés par les nazis et réfugiés en Suisse, a connu cet homme, sa famille, et, surtout, a partagé la mémoire de la destruction de ses proches et de son peuple. Le jeune homme rescapé a cru se venger du sort dont il fut victime en commettant des braquages et en tirant sur des innocents.

La romancière, accompagnant son mari, un chef d'orchestre invité à diriger un concert à Riga, capitale de la Lettonie, visite les lieux des crimes commis contre les Juifs par les nazis allemands et leurs acolytes lettons. Elle constate qu'il ne reste plus de Juifs dans cette ville où régnait la corruption et les mafieux. La mémoire douloureuse remonte néanmoins à la surface. Mi-

riam Anissimov ne tente guère de justifier les crimes de son héros, devenu un voyou ordinaire, ni même d'expliquer son comportement. Elle met plutôt en lumière l'arrière-plan. Les conséquences des crimes nazis peuvent être multiformes.

Les concerts dirigés par son mari et la vie quotidienne à Riga n'atténuent point la terrible mémoire de la destruction d'une communauté, d'une culture dont les traces demeurent bien vivantes pour elle-même si elles laissent indifférents les héritiers des criminels et les témoins des horreurs qu'ils avaient perpétrées. Le présent domine, mais la mémoire finit par prendre le dessus.

Miriam Anissimov est l'auteure de biographies de Primo Levi et de Romain Gary. Dans ce livre, elle raconte sa propre histoire. On n'est pas près de l'oublier.

Collaborateur du Devoir

VIE ET MORT DE SAMUEL ROZOWSKI

Miriam Anissimov
Éditions Denoël
Paris, 2007, 247 pages



Les Éditions Vents d'Ouest félicitent

Claude Bolduc, lauréat du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 2007

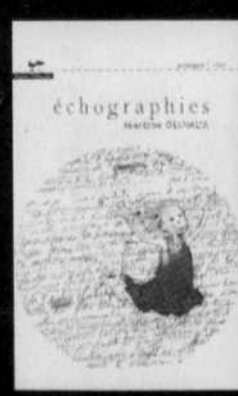
Histoire d'un soir et autres épouvantes
160 pages, 17,95 \$

Une balle (à peine) perdue est un feu roulant, chaque phrase ou presque retenait le lecteur captif, le faisant s'esclaffer, secouer la tête de désarroi ou rire jaune. Un roman désopilant et intelligemment écrit. (Québec français)

Daniel dA, *Une balle (à peine) perdue*
216 pages, 22,95 \$



Vents d'Ouest



On dit du vieillard africain qui meurt que c'est une bibliothèque qui brûle. Un enfant qui naît, est-ce un livre qui s'écrit?

Martine DELVAUX, *Échographies*
128 pages, 17,95 \$

Éditions Vents d'Ouest
www.ventsdouest.ca

1967
le Québec
entre deux mondes

photographies de Jean Rey
textes de Jacques Godbout, Marcel Jean, Robert Saletti, Michel Rivard

160 pages ■ 29,95 \$
ISBN 978-2-89540-318-0

Les 400 coups
WWW.EDITIONS400COUPS.CA

Humanitas

LE PRIVILÈGE DU FRANÇAIS d'Axel Maugey
Essai original d'Axel Maugey, Grand Prix de l'Académie française et Grand Prix de la Francophonie de la Société de Géographie en 2006, témoignant du vif désir de français dans le monde.
183 pages 22,00 \$

LE BALBUZARD de Gervais Pomerleau
Comment, sans se renier, assouvir sa hargne si ce n'est en se faisant embaucher pour aller chercher ces maudits godons là où ils se terrent? Pas évident, dans un corps de femme en devenir, au sortir de la Révolution, de se faire mousse. Premier volet de la trilogie *La Marque du Lys*.
198 pages 21,95 \$

FLASHBACK LOVE de Maurice Elia
Vincent découvre un fragment de pellicule inconnu en plein milieu de sa copie vidéo de *Rosemary's baby* et dans la majorité des copies trouvées dans les clubs de la province. Ceci amène le quinquagénaire et son ami Abel à mener leur enquête. Une énigme qui se transforme en aventure où chacun trouvera une réponse différente à ses angoisses d'homme vieillissant.
146 pages 17,95 \$

www.editionshumanitas.com

LECTURES D'ÉTÉ

LA PETITE CHRONIQUE

Vous êtes de gauche, vous ?

Gilles Archambault

Il ne se passe pas une semaine sans que des journalistes ou des universitaires se demandent s'il est encore de bon ton de faire la distinction entre la droite et la gauche en politique. Les plus pressés d'entre eux ont depuis longtemps décidé que ce temps est révolu. Histoire de leur être désagréable, j'ai choisi cette semaine de traiter de deux livres qui marquent bien la différence fondamentale qui sépare ses deux attitudes par rapport à l'existence.

Elio Vittorini a compté dans la vie littéraire italienne de la première moitié du XX^e siècle. Autodidacte, il a milité dans l'antifascisme, dirigé avec Pavese les Éditions Einaudi, traduit Faulkner, Steinbeck et Caldwell. *Les Hommes et les Autres*, que l'on reprend dans la collection «L'imaginaire», est un roman plus qu'attachant. Il y est question de la lutte des résistants contre l'occupant allemand et les collaborateurs fascistes pendant la Deuxième Guerre mondiale. Comme il l'explique dans une note liminaire, le titre italien, *Uomini e no*, signifie que le genre humain est formé d'hommes et de «non-hommes».

Les lecteurs et admirateurs de *Si c'est un homme* de Primo Levi se sentiront en territoire connu. Vittorini décrit les méandres du comportement d'êtres plongés dans la guerre. À quel moment cessent-ils d'être des hommes pour devenir des bourreaux? Il s'attache aux actions et aux pensées d'hommes combattant pour la liberté, mais se penche tout autant sur la férocité de militaires dont la cruauté est répugnante.

Il dit: «Je pense qu'il faut beaucoup d'humilité pour être écrivain. Mon père m'en a donné l'exemple, qui était maréchal-ferrant et écrivait des tragédies, et qui ne considérait pas qu'écrire des tragédies fût plus que ferber des chevaux.»

Vittorini montre de façon exemplaire que l'univers est peuplé tout à la fois de générosité et de méchanceté. S'apprête-t-il à décrire les actions d'un résistant préparant un attentat qu'il s'interroge sur la compréhension qu'il peut avoir des motifs d'un geste violent, lui qui ne croit pas s'être ja-

mais servi d'un revolver. «Aije jamais tué? Je ne crois pas.»

Ce beau roman, bouleversant de vérité, on l'aura compris, est empreint de la plus grande compassion pour la fraternité humaine. Si être de gauche signifie quelque chose, et je le crois, ce roman le prouve d'emblée.

Joseph de Maistre, qu'on ne lit plus guère, on le comprend, est l'auteur contre-révolutionnaire par excellence. Alors que Vittorini nous dépeint en toute émotion une condition humaine aux prises avec le mal, Joseph de Maistre (1753-1821) est le réactionnaire type. Il prétendait avec toute la morgue du monde que l'homme n'existe pas, que les institutions seules comptent. Le siècle des Lumières lui paraissait plus que détestable.

Mais pourquoi ne perd-on pas tout à fait son temps à consulter *Les Soirées de Saint-Petersbourg* et, à un moindre degré, les *Six paradoxes à madame la marquise de Nav*? C'est tout bonnement que cet être exécrable qui estimait que «la guerre est divine» savait traduire son pessimisme dans un style pas toujours vieillot. On trouve fréquemment sous sa plume des traits de cruauté, des paradoxes étonnants. Il démontrerait, si besoin il y avait, que la droite s'accommode souvent d'une pureté dans l'expression. Pas étonnant que Cioran l'ait lu et annoté. Il trouvait sûrement chez lui des constatations amères sur les agissements des hommes.

Droite ou gauche? D'avoir choisi son camp n'empêche pas les incursions chez l'ennemi. Je me promets de retourner chez Joseph de Maistre, qu'il ne faut pas confondre avec Xavier, son frère, auteur du délicieux *Voyage autour de ma chambre*.

Collaborateur du Devoir

LES HOMMES ET LES AUTRES

Elio Vittorini
Gallimard, coll. «L'imaginaire»
Paris, 2007, 246 pages

ŒUVRES

Joseph de Maistre
Robert Laffont, coll. «Bouquins»
Paris, 2007, 1330 pages

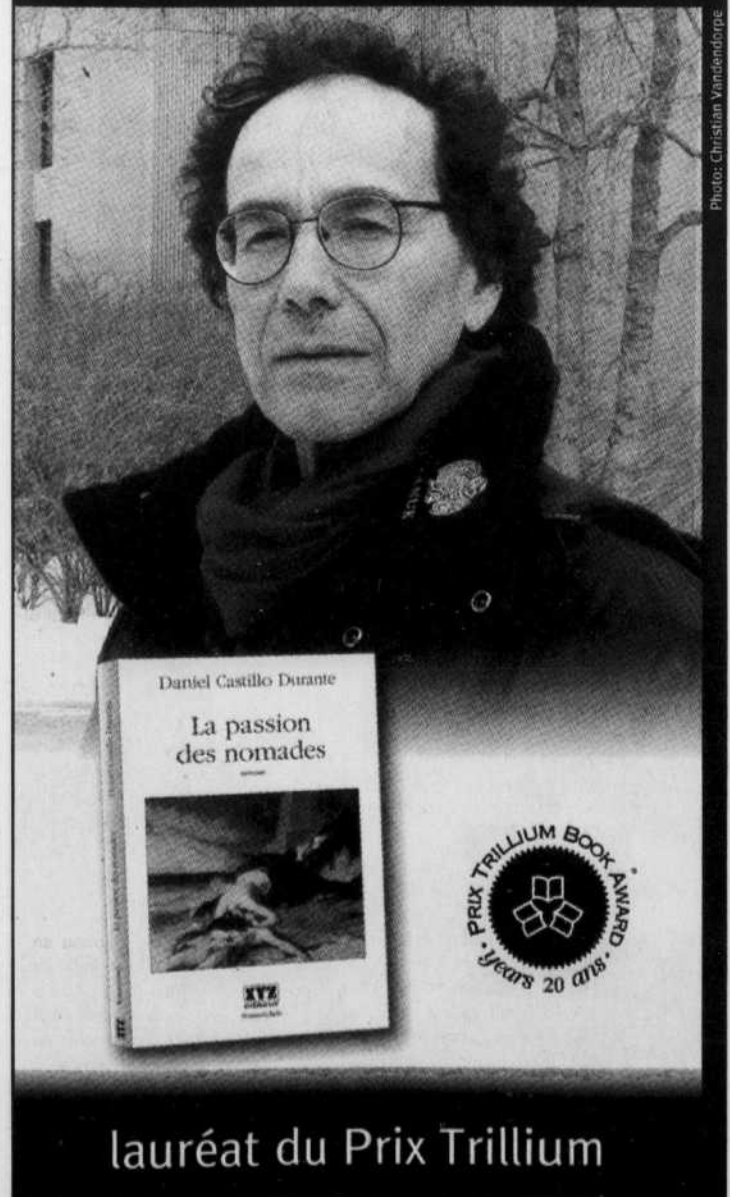
ÉCHOS

La résistance irlandaise

Dans son dernier roman historique, Jean-Pierre Charland s'intéresse à la lutte des Irlandais pour leur autonomie politique. Et c'est à cette époque, à la fin du XIX^e siècle, qu'il place l'avènement du terrorisme tel qu'on le connaît aujourd'hui, alors qu'Alfred Nobel inventait la dynamite, qui a servi la résistance irlandaise. Jean-Pierre Charland a donc plongé dans cette époque en s'inspirant de l'assassinat, en 1882, du nou-

veau secrétaire de l'Irlande au Royaume-Uni, lord Frederick Charles Cavendish (qui était aussi le neveu du premier ministre britannique), et de son secrétaire, Thomas Burke. À partir de ce moment, les attentats terroristes se multiplient dans le pays, particulièrement dans le métro de Londres. C'est un journaliste anglophone montréalais d'origine irlandaise, David Devlin, qui se retrouvera à jouer les espions dans ce contexte délicat. Il y fera une découverte troublante... *La Rose et l'Irlande* est publié aux Éditions HMH. - *Le Devoir*

XYZ éditeur félicite Daniel Castillo Durante, auteur de *La passion des nomades*,



lauréat du Prix Trillium

Jim Harrison incarné



Louis Hamelin

Le chalet de mes parents, à Saint-Tite. Printemps 2000, j'étais venu y passer quelques jours avec Jim Harrison, bien présent dans les pages de ses cinq premiers livres réunis dans la collection «Bouquins» chez Robert Laffont. Un balzard (un aigle-pêcheur) venait se percher tous les soirs dans un vieux tremble à moitié mort au-dessus du chalet pour y passer la nuit. Justement, il me semble qu'il y avait un nid de balzard dans *Wolf*, mémoires fictifs, le premier roman du genre-là poète Harrison. Ah, voilà: «Il s'envola, un mètre cinquante d'envergure, ailes battant l'air, survolant l'intrus en cercles de plus en plus larges, de plus en plus hauts.» C'est l'histoire d'un type qui s'enfonce dans la forêt avec une tente, une canne à pêche, une vieille 30-30 et une bouteille de brandy et qui se remémore le petit bout d'existence passablement agitée vécu jusque-là. Il se perd au fond des bois et décide de chercher un certain nid de balzard de sa connaissance, histoire de renouer avec une ou deux certitudes: «Si le balzard est là, je m'inclinerai devant Dieu et ferai part de ma trouvaille aux autorités.»

Dans ce livre publié alors qu'il avait 34 ans, Harrison prend déjà position (sur la culture, la société, ses semblables qui le sont si peu, etc.): «Le problème de fond: je ne veux pas vivre dans ce monde, mais je veux vivre.» De quel monde parle-t-on ici? D'un monde où il y a de moins en moins de bêtes et de plus en plus de bêtise, où la majesté s'incline devant la technique, où des éleveurs de moutons texans, pilotes de petits avions, peuvent exterminer à la carabine des milliers d'aigles royaux en plein vol... «J'aimerais être le Robin des Bois des aigles et débarrasser le ciel de leurs saloperies de Cessnas.» Des ranchers texans qui, aujourd'hui, n'ont sans doute plus le droit de dépeupler ainsi le ciel, mais qui ont fait des petits, ont des parents un peu partout, des cousins à Saint-Tite, à l'Association des riverains, par exemple, qui demandait l'automne dernier à ses membres de foncer en bateau à moteur sur les grandes volées d'oies qui font halte chaque

année sur notre lac, parce que, c'est bien connu, les oies sauvages, ça pollue.

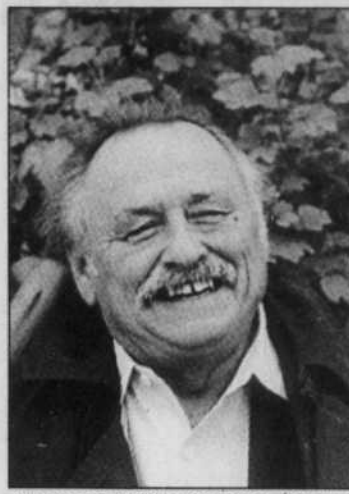
Ton grave, écriture joyeuse

Je suis de retour à Saint-Tite et Big Jim Harrison est encore du voyage, empruntant cette fois la forme de son tout dernier roman, au ton grave, à l'écriture joyeuse, intitulé, tel un bordélique testament: *Retour en terre*. Dont voici, pour vous donner une idée, un petit extrait assez représentatif: «[...] je n'arrête pas de réfléchir au pouvoir absurde de la sexualité. Un écrivain s'est interrogé sur notre nature d'animaux en habits humains. Lors d'un déjeuner médiocre, en regardant par la vitrine le Mississippi près de La Crosse, dans le Wisconsin, j'ai malgré tout réussi à trouver sexy la serveuse bougonne au teint cirieux. Elle était extrêmement occupée car elle avait trop de tables à servir, mais quand elle s'est approchée de moi j'ai senti la chaleur de son corps. J'ai fait trois siestes dans ma voiture et à chaque fois je me suis réveillé ravi de vivre sur cette terre malgré la nature désespérément faussée de notre existence.»

Le mouvement de la route, la nature animale de l'homme, la sexualité bonhomme et compulsive, le territoire états-unien et ses petites villes, et jusqu'au critique culinaire: tout Harrison est là. Et le non-initié qui chercherait par quel côté aborder l'imposant édifice aux odeurs de bourbon, de feu de bois et de sexe humide qu'est l'œuvre de Jim Harrison ne ferait pas un mauvais choix en commençant par cette fin qui, malgré le thème douloureux et les accents élégiaques, n'est sans doute qu'apparete.

Il y a d'abord la beauté de l'objet lui-même. Le motif, les couleurs, la parfaite sobriété de l'ensemble, qui s'allie comme tout naturellement au propos. C'est un livre qu'on a envie de tenir. Le propos, parlons-en: un homme, Métis d'origine finnoise et chippewa, s'éveille à toute vitesse, condamné, à 45 ans, par la sclérose en plaques. Il décide de dicter à sa femme l'histoire de sa famille telle qu'il la conçoit, pour que (au cas où une telle préoccupation aurait encore cours dans le futur...) ses enfants apprennent d'où ils viennent. Que Donald, c'est son nom, annonce ensuite son intention de devancer l'issue inéluctable de la maladie, voilà qui pourrait sembler banal à première vue (pas encore une histoire d'euthanasie?). Heureusement, il y a les ours...

Si le balzard de Saint-Tite me ramenait au premier roman de l'auteur, cette fois j'accomplis mentale-



SOURCE CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR Jim Harrison

ment l'opération inverse et les ours de la péninsule nord du Michigan me ramènent à Saint-Tite. Où il y a aussi des ours, monsieur Harrison, des ours qu'on rencontre parfois en plein jour, qui se gavent de cerises sauvages et se délestent au petit matin de cacas monstrueux. Je vous lis et je pense aux ours de ma vie, bien aussi nombreux que ceux de votre livre. Je vous lis sur la galerie du chalet, assis à une table de pique-nique, en écoutant la danse d'amour du colibri qui résonne tout près, ce grand U que trace le mâle frénétique et vrombissant sous les yeux de sa compagne ravie. Je vous lis et, en votre honneur, je vais terminer la bouteille de vin, me trouvant tout de même plutôt sage, parce que vous, c'est deux, mais vous pesez 150 kilos. Et demain, quand un pic maculé particulièrement macho me sortira du lit à cinq heures du matin en martelant comme un dément la bordure de tôle de la cheminée sur le toit du chalet, l'équivalent avifaunique de faire crier ses pneux au coin de la rue, c'est encore à vous que je penserai, et je poufferai de rire, car si les humains sont des animaux, le contraire est aussi vrai. Et c'est tout doucement que j'entrerai dans l'eau au bout du quai, pour ne pas déranger les minuscules alevins de l'achigan, parce que c'est là, dans vos livres: le respect de toute vie.

Alors les ours... Dans ce roman qui est un de ses meilleurs, qui dé-

gage comme la quintessence de l'univers harrisonien, l'écrivain poursuit, entre le Michigan et le Mexique, sa quête d'une nouvelle mythologie nord-américaine fondée sur le métissage, posture culturelle. Le statut d'autochtone devenant dès lors un choix, l'Amérique indienne, une patrie de l'esprit plutôt qu'une fatalité raciale. «J'ai bien sûr un pied dans les deux mondes», observe Donald, parfaitement lucide «tandis que son corps se transforme en la carcasse desséchée d'un animal mort au bord de la route.» Mais la mort, qui donne son poids à chaque page de ce livre, peut devenir, suggère l'auteur, l'ultime réconciliation avec la Nature. «On ne peut pas penser à une seule chose vivante qui ne va pas mourir.» Et Donald le Métis choisit de mourir en Indien, dans un lieu de pouvoir où il a jeûné pendant trois jours et qui s'appelle... Sault-Sainte-Marie (prononcez Soo). Quelque part du côté du Canada...

Est-ce que Jim Harrison n'a pas tendance à exagérer un peu au sujet des Premières Nations? Disons que la considérable énergie vitale qui gonfle sa prose donne parfois l'impression de lui jouer des tours. «[...] il avait lu que les Inuits possédaient deux cents termes différents pour décrire la neige.» Ce n'est pas plutôt neuf? Ou vingt-et-un? C'est le problème avec les conteurs: le poisson continue de grandir une fois capturé, pareil que les ongles du mort. Avec Jim Harrison, vous êtes du moins assuré de le manger grillé, avec du vermouth sec, du beurre et du citron. À soixante-dix ans, ce grand conteur est probablement le plus puissant prosateur de la littérature américaine actuelle. Chacune de ses phrases porte, toutes sont tissées par la mémoire et le rêve, en une vision. «Tu crois peut-être qu'un ours n'est rien d'autre qu'un ours?», demande-t-il. Posez-vous la question...

Collaborateur du Devoir

RETOUR EN TERRE

Jim Harrison
Traduit de l'américain
par Brice Matthieussent
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2007, 324 pages

ARCHAMBAULT PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 5 au 11 juin 2007 QUEBECOR MEDIA

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ Marc Lévy (Robert Laffont)	1 LE SECRET Rhonda Byrne (Un monde différent)
2 CETTE CHANSON QUE JE VOULÉRAIS... Mary Higgins Clark (Albin Michel)	2 TOUTE L'HISTOIRE DU MONDE: DE... J.-C. Barreau / G. Bigot (Livre de poche)
3 LA DERNIÈRE SAISON T. 2: THOMAS Louise Tremblay (Guy Saint-Jean)	3 QUE LA FORCE D'ATTRACTION SOIT... Michèle Oyr (Transcontinental)
4 L'ANGÉLUS DE MON VOISIN SONNE... Louise Portal (Hurtubise HMH)	4 L'ART DE LA SIMPLICITÉ Dominique Loreau (Marabout)
5 ZONE GRISE Christine Brouillet (Boréal)	5 LA CLÉ DE LA MAÎTRISE Charles F. Haanel (Dauphin Blanc)
6 ECHO PARK Michael Connelly (Seuil)	6 LE MEILLEUR DE SOI Guy Corneau (Éd. de l'Homme)
7 MEURTRES À LA CARTE Kathy Reichs (Pocket)	7 BARBECUE: TOUTES LES TECHNIQUES Steven Raichlen (Éd. de l'Homme)
8 LE BIEN DES MIENS Janette Bertrand (Libre Expression)	8 PLADOYER POUR LE BONHEUR Mathieu Ricard (Pocket)
9 ÉVANGÉLINE ET GABRIEL Pauline Gill (Lacôté)	9 LES QUATRE ACCORDS TOLTÈQUES Miguel Ruiz (Jouvence)
10 LA PART DE L'AUTRE Éric-Emmanuel Schmitt (Livre de poche)	10 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ Pierre Morency (Transcontinental)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 L'ORNI-LUNE T. 1: ET LE SECRET DE... Suzanne Julien (Pierre Tisseyre)	1 THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
2 LE JOURNAL D'AUDELÀ LAFLEUR T. 3 India Desjardins (Intouchables)	2 BEACH ROAD James Patterson (Warner Vision)
3 ERAGON T. 2: L'AÎNÉ Christopher Paolini (Bayard)	3 THE ROAD Cormac McCarthy (Vintage)
4 MONDES DE MAGIE DU DIADÈME T. 7 John Peel (ADA)	4 THE CHILDREN OF NURIN J.R.R. Tolkien (Harper Collins)
5 LÉONS T. 8: LE ROYAUME D'ESA Mario Francie (Intouchables)	5 THE AMBLER WARNING Robert Ludlum (St. Martin's Press)
6 PAKKAL T. 7: LE SECRET DE TUZUMA Maxime Roussey (Intouchables)	6 PROMISE ME Harlan Coben (Penguin Books)
7 LE SECRET DE L'ÉPOUVANTEUR Joseph Delaney (Bayard-Jeunesse)	7 THE LAST TEMPLAR Raymond Khoury (Signe)
8 GARFIELD T. 44: UN AMOUR DE LAPIN Jim Davis (Dargaud)	8 FALSE IMPRESSION Jeffrey Archer (St. Martin's Press)
9 LES HONNORÉS T. 2: SALE TEMPS... Delaf / Dubuc (Dupuis)	9 HONEYMOON J. Patterson / H. Roughan (Warner Books)
10 GASTON LAGAFFE T. 80: GASTON, 80 ANS André Franquin (Marsu Production)	10 THE LAST SPYMASTER Gayle Lynde (St. Martin's Press)

DÉCOUVREZ nos suggestions de lectures d'été
14 juin au 11 juillet Demandez notre circulaire en magasin.

LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

Nouvel arrivage PHOTOGRAPHIE

BRASSAI, JAHAN, LANDAU, etc.: *Études de nus* (24 photographies non reliées et sous chemise dont 8 de Brassai), héliogravure Théo Brugière, Éditions du Chêne, Paris 1948
CARTIER-BRESSON: *Les Européens*, Héliogravure Draeger frères, Éditions Verve, Paris 1955
DOISNEAU: *Instantanés de Paris*, Héliogravure Braun et cie., Éditions Arthaud, Paris 1955

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheuroccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Les défis de la diversité culturelle et religieuse



collaborateurs

Pierre Anctil, Daniel Baril, Paul Bégin, Yves Boisvert, Pierre Bosset, Laurent de Briey, Estelle Ferrarese, Bergman Fleury, François Grin, Montserrat Guibernau, Jean-Claude Icart, Will Kymlicka, Micheline Labelle, Justine Lacroix, Jean-Marc Larouche, André Lecours, Georges Leroux, Marie Mc Andrew, Tariq Modood, Geneviève Nootens, François Rocher, Daniel Weinstock

INRS Chaire Fernand-Dumont
UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE CIREA
UNIVERSITÉ LAVAL IDEA

Les albums illustrés de Dominique et compagnie

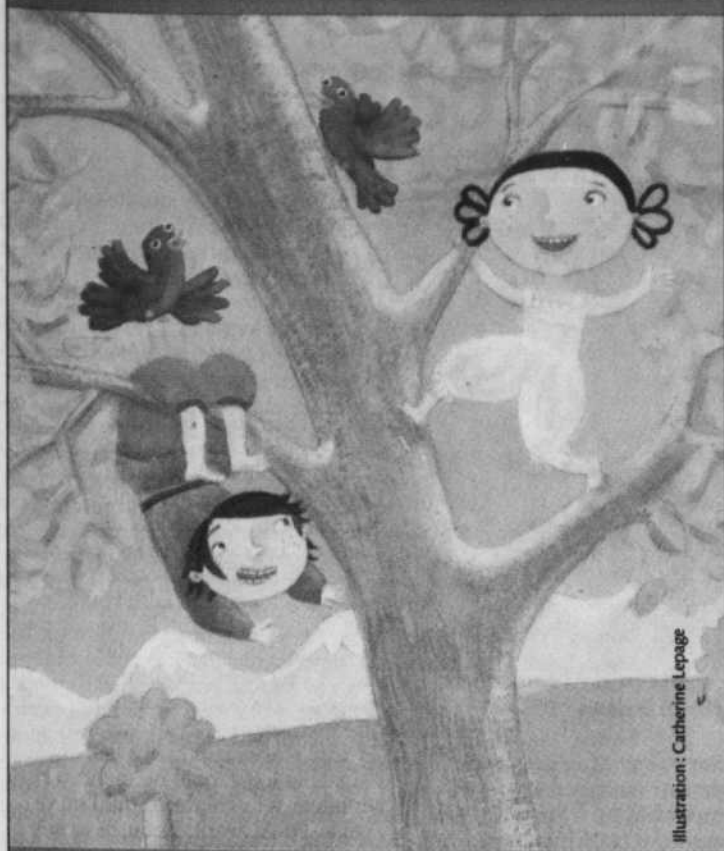
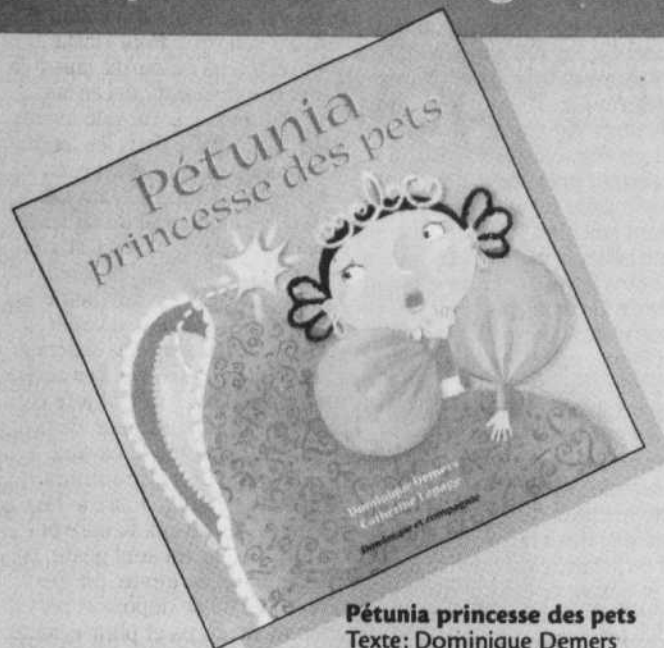
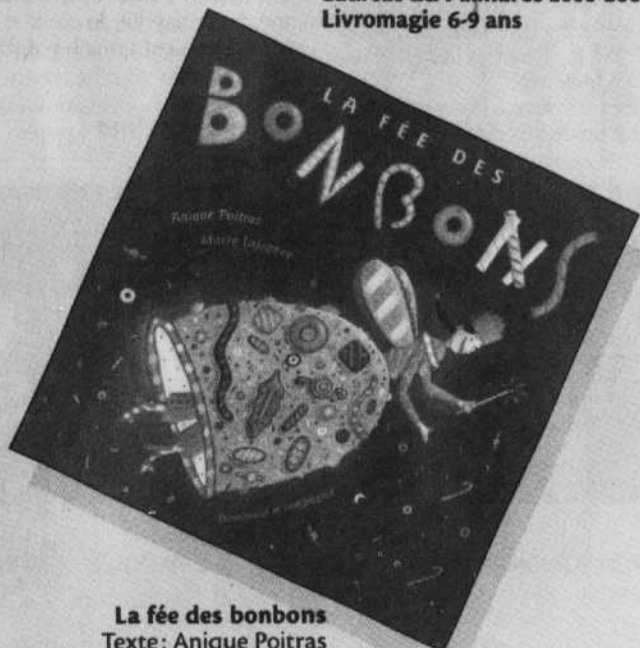


Illustration: Catherine Lepage

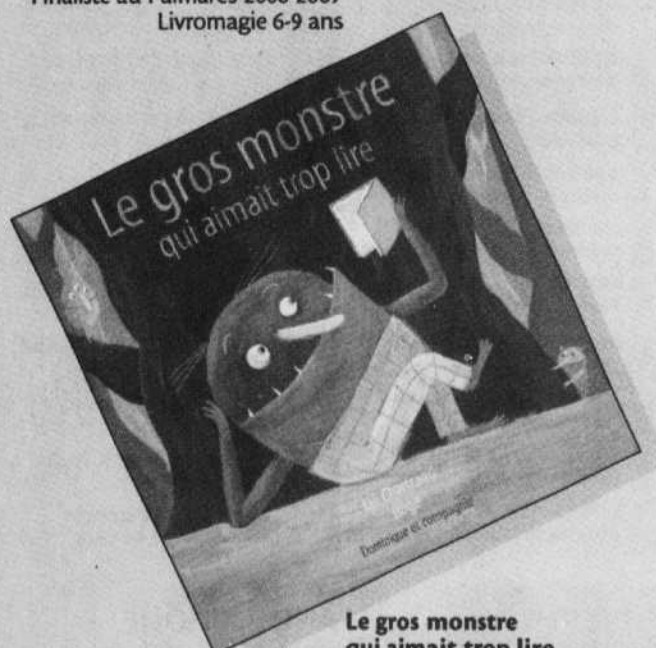
Un plaisir contagieux!



Pétunia princesse des pets
Texte: Dominique Demers
Illustrations: Catherine Lepage
Lauréat du Palmarès 2006-2007
Livromagie 6-9 ans



La fée des bonbons
Texte: Anique Poiras
Illustrations: Marie Lafrance
Finaliste au Palmarès 2006-2007
Livromagie 6-9 ans



Le gros monstre qui aimait trop lire
Texte: Lili Chartrand
Illustrations: Rogé
Finaliste au Palmarès 2006-2007
Livromagie 6-9 ans
Gagnant Prix littéraire du GC
Catégorie littérature jeunesse-illustrations

Le palmarès Livromagie de Communication-Jeunesse: le choix des enfants!

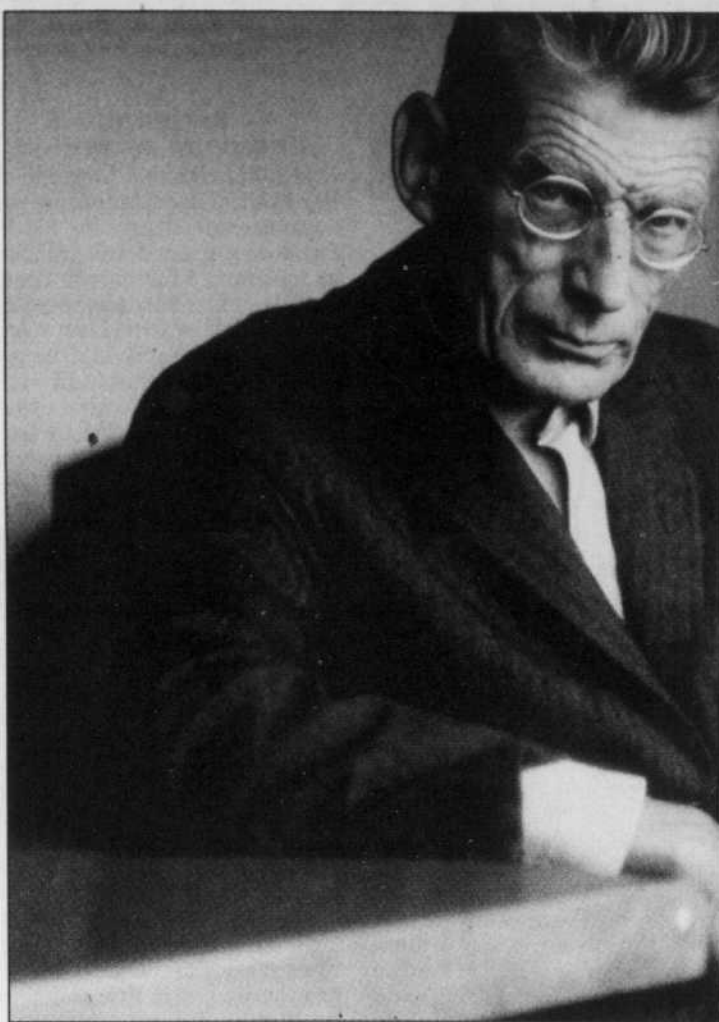


AUX COULEURS DE L'ENFANCE

www.dominiqueetcompagnie.com

LECTURES D'ÉTÉ

Beckett et d'autres



Samuel Beckett, Paris, 1960 (détail)

GUYLAINE MASSOUTRE

Romans nomades, radieux ou troublants, ils se tiennent aux angles où la lumière diffracte. Tel le l'installation en cours, conçue par Alain Fleischer pour l'œuvre de Beckett, au centre Beaubourg à Paris, une cloison percée de fentes rappelle que lire un grand écrivain, c'est pénétrer son théâtre intime, à l'horizon duquel la vie a l'air plus vraie.

«Aucun regard au monde n'est plus difficile à capter que celui d'un barman», confiait Beckett à Paul Auster, qui lui rend ici hommage. Pour l'occasion, un livre, *Objet Beckett*, édité par l'IMEC et le Centre Pompidou, offre un florilège de lectures vivifiantes. Isoler une citation et la grossir dans un musée livre des indices sûrs: une étrange quête de sens y est énoncée, au ras d'une existence minimale.

Sensibilités brutes, les artisans de cet excellent *Objet Beckett* que signent Jacques Aubert, Paul Auster, Pierre Bergounioux, Pascale Casanova, Eric Chevillard, Georges Didi-Huberman, Clément Rosset, Jude Stéfán, Jean-Philippe Toussaint, Enrique Vila-Matas. Artistes visuels, metteurs en scène, écrivains, il les inspire. Quant aux conceptrices de l'exposition, Marianne Alphant et Nathalie Léger, elles ont refusé de déflorer le mystère de sa pensée rigoureuse. Il l'avait dit: «Une voix parvient à quelqu'un dans le noir. Imaginer.»

Suspendu au-dessus du vide, Beckett prête sa voix de dramaturge au réel ascétique, persistant. Lire Beckett? C'est sentir «la nudité, le déchet, le rire, un crâne, une chute, un arbre, le silence, un cube, l'obscurité, la voix, des ruines», écrit Alphant. Il est né en 1906. Faute de l'avoir célébré l'an dernier, pourquoi ne pas saisir ses proses brèves, ou ses romans, ou ses monologues? Dans son obsession d'un néant cataclysmique, la jubilation de son verbe épuré nous cerne avec évidence.

Destins de femmes

Qui n'aimera s'attacher, un été, à une saga familiale et orgueilleuse? Voici *La Voyageuse de nuit* de Françoise Chandernagor. Après une dizaine d'ouvrages — voir la trilogie fameuse, *Leçons de ténébres* —, elle sait ouvrir la maison agitée des cœurs sentimentaux. Ici, le portrait tourne autour d'une vieille mère autoritaire et de ses quatre filles. Impotente et reine retirée en elle-même, elle vit ses dernières volontés, inventées à même un corps presque incapable de la servir. Ses filles, décontentées par ses manigances, la devinent avec difficulté.

Avec grâce, Chandernagor évoque la contemporanéité aussi bien que le passé. Cette mère hospitalisée suscite angoisses, refus, rancœurs, culpabilités, démissions, sacrifices et impuissances. Mais l'humour y a aussi sa place. Il pénètre la vie de province, le monde quasi disparu des générations, disharmonieuses mais encore soudées. Sensoriel, équilibrant la peinture de mœurs et un questionnement sans lourdeur, le roman fait sentir un équilibre qui penche. L'amour épuise les réserves que toutes avaient cru engrangées. Forces et fragilités libèrent de l'énergie, preuve que le temps aveugle, présence inconnue, tient toujours les rênes de telles équipées.

La Dernière Sonate de l'hiver, premier roman de Béatrice Wilmos, campe un autre quatuor romanesque, qui se lie à Berlin en 1943. Entre deux musiciens russes et deux jeunes Alle-

mands, frère et sœur dévorés par la guerre, l'amitié, la passion, l'humanité marient le cauchemar et l'absurde.

Le roman vaut par les nœuds que noue ce qu'on ne comprend pas. Wilmos en fait un écheveau ordonné, habile, aisément lisible. Ni les données connues d'une irruption cruelle, ni la mort la plus stupide et inutile, ni le nationalisme immonde des furies guerrières n'empêchent la musique humaine d'être jouée. On lit ce roman filmique pour en être retenu prisonnier.

À signaler

Deux ouvrages consacrés à l'Argentine. D'abord, *Pampa*, de Pierre Kalfon, raconte l'épopée d'Auguste Guinnard, parti de Paris en 1855 sur l'*Astrolabe*, plein sud vers les Amériques. De Buenos Aires, le jeune Parisien se lance à la conquête de la pampa. On devine la suite, une forte couleur locale, du sang et de la foi, des prisonniers et un héroïsme qu'on aurait honte de ne pas qualifier de décadent.

Ce à quoi on préférerait peut-être *Manèges*, de Laura Alcoba, née en 1968 en Argentine et élevée dans la résistance des Montoneros, clandestins engagés contre la dictature triomphante. Farouchement campé à partir des souvenirs d'enfance, ce récit raconte les secrets indéchiffrables qu'Alcoba, devenue Française, retrouve sur les lieux. Les noms, les risques incroyables pris par les militants, la terreur imposée par les militaires et la délation bouleversent sa mémoire, assaillie par une violence inouïe.

Dans la même foulée, un autre récit se détache par son universel irréalité. Henri Raczymow, né en France d'émigrés juifs polonais, se rend à Varsovie et à Cracovie pour affronter le vide infiniment douloureux de la mémoire. Ce récit aux accents proustiens s'intitule *Dix jours «polonais»*. Pas une ligne qui ne soit authentique ou enragée. Tout signe, toute inférence polonaise sur les lieux de la Shoah font monter une terrible souffrance incorporée. En négatif, sa mauvaise humeur soutenue dit un amour impossible, immodéré, que l'émotion slave sait faire vibrer et durer. De puissantes pages sur le chagrin, sobre chant de l'âme, font monter d'irréparables larmes encore à verser.

Collaboratrice du Devoir

OBJET BECKETT
IMEC et Centre Pompidou
Paris, 2007, 128 pages

LA VOYAGEUSE DE NUIT
Françoise Chandernagor
Gallimard
Paris, 2007, 323 pages

LA DERNIÈRE SONATE DE L'HIVER
Béatrice Wilmos
Flammarion
Paris, 2007, 333 pages

PAMPA
Pierre Kalfon
Le Seuil
Paris, 2007, 428 pages

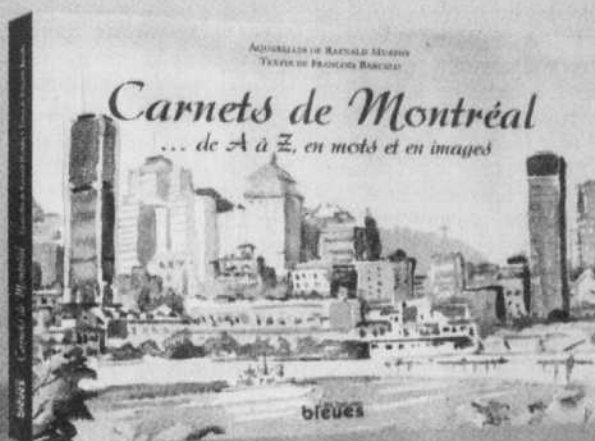
MANÈGES

PETITE HISTOIRE ARGENTINE
Laura Alcoba
Gallimard
Paris, 2007, 143 pages

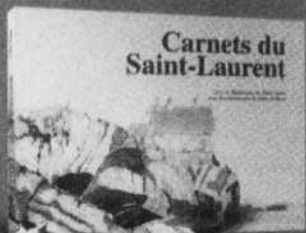
DIX JOURS «POLONAIS»
Henri Raczymow
Gallimard
Paris, 2007, 103 pages

Pour des heures

S'enchante...



Carnets de Montréal
Aquarelles de Raynald Murphy, textes de François Barcelo
128 pages • 39,95\$



Carnets du Saint-Laurent
Aquarelles de Gilles Matte
Avec la collaboration de Gilles Pellerin
128 pages • 29,95\$



Carnets des îles de la Madeleine
Textes et aquarelles de Gilles Matte
128 pages • 34,95\$



Carnets de campagne
Textes de François Barcelo
Aquarelles de Jean-Paul Ladouceur
128 pages • 29,95\$



Nunavik Carnets de l'Ungava
Textes de Jean Désy
Photos d'Alain Parent
128 pages • 29,95\$



Carnets de Percé
Textes et photos d'Alain Parent
128 pages • 39,95\$



Carnets de l'île d'Orléans
Aquarelles de Faber Haïkus, Lise Julien et Marc Lebel
128 pages • 39,95\$



Françoise Chandernagor

MARTIN BUREAU AFP

LECTURES D'ÉTÉ

ESSAI

Beckett,
l'incroyable racinien

« Ce qui intéresse Beckett avant tout, dans le théâtre de Racine, c'est que peu de choses s'y passent »

MICHEL LAPIERRE

Samuel Beckett, l'un des maîtres de l'avant-garde du XX^e siècle, l'un des créateurs du théâtre de l'absurde, scrutait l'œuvre de Racine plus que celle de Shakespeare et plaçait au-dessus de tout le dramaturge français, symbole, aux yeux de tant de gens, de la sécheresse absolue d'un classicisme périmé. Déconcertant, certes, mais surtout inquiétant, pour ne pas dire absurde...

On doit à Brigitte Le Juez un petit livre précieux, *Beckett avant la lettre*, qui permet de percer le mystère et de mieux comprendre la pensée littéraire du novateur. La spécialiste de l'œuvre de Samuel Beckett (1906-1989) s'appuie en particulier sur les notes de Rachel Burrows, qui a suivi un cours de littérature française donné, en 1931, par l'écrivain irlandais, issu du protestantisme, au Trinity College, la prestigieuse université dublinoise fondée par les anglicans.

« Ce qui intéresse Beckett avant tout, dans le théâtre de Racine, c'est que peu de choses s'y passent », explique Brigitte Le Juez. Cela reflète parfaitement l'idée que Racine lui-même exprime dans la préface qu'il joint à *Bérénice*, sa tragédie de 1670. Il écrit: « Toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien... » Brigitte Le Juez s'empresse de rapprocher la formule d'une autre que Beckett emploie dans le roman *Malone meurt*: « Rien n'est plus réel que rien. »

Dans *En attendant Godot*, de l'écrivain irlandais, le personnage essentiel, mais inconnu, que l'on ne cesse d'attendre n'arrive pas, si bien que la pièce, qui, bien sûr, finit matériellement, ne finit jamais dans l'imaginaire. Le rien donne naissance à un tout inaccessible.

Rapport évident

Le rapport avec la dramaturgie racinienne paraît évident. Dans *Andromaque*, « la pièce la plus terrible de Racine », selon Beckett, un homme aime une femme qui en aime un autre, celui-ci aime une deuxième femme qui, à travers un fils, aime un mari disparu. Cette chaîne amoureuse sans réciprocité provoque la démence et la mort. Elle débouche sur le néant.

Oreste, ce personnage d'*Andromaque*, résume pour Beckett l'essence du tragique racinien lorsque, avant de sombrer dans la folie, il déclare: « Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance / Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence. » En somme, le vrai drame se joue au-dessus des personnages et malgré eux. Dès le XVII^e siècle, les vers cérébraux, mais vibrants, de Racine définissent le théâtre, tantôt inhumain, tantôt surhumain, de Beckett.

En 1931, l'écrivain de langue maternelle anglaise souligne la modernité racinienne qui lui inspirera des œuvres qu'il choisira d'écrire principalement en français

bornes, étonné qu'à chaque lecture de ses pièces il puisse encore trouver de nouvelles perspectives pertinentes à son propre travail.

On a souvent dit que l'œuvre de Beckett, où les personnages ne semblent ni se parler ni même se regarder, confine au silence. En fait, elle est, sous l'apparente sécheresse des dialogues, le foisonnement refoulé d'un seul discours, à la verve typiquement irlandaise, celui de l'auteur lui-même. Ce discours fait écho à un autre, unique lui aussi, harmonieux et sublime, que Racine met dans la bouche de ses personnages à leur corps défendant.

Après des siècles d'éloignement, la tradition orale celtique recontraint, dans les textes français de l'irlandais Samuel Beckett, le classicisme gréco-latin sous sa forme la plus extrême: la poésie de Jean Racine.

Collaborateur du Devoir

**BECKETT
AVANT LA LETTRE**
Brigitte Le Juez
Grasset
Paris, 2007, 140 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Ceci n'est pas un roman russe
Où l'on retrouve Octave, le personnage de 99 francs,
chassant des mannequins dans une Russie de pacotille

PHILIPPE LANÇON

Ceci n'est pas tout de promettre, encore faut-il savoir ne pas tenir. Frédéric Beigbeder y parvient. C'est l'arlequin triste aux promesses non tenues. La manière dont il ne les tient pas l'a rendu assez célèbre pour qu'il puisse, à 41 ans, persévérer dans les limites de son charme. En voici une de plus, un roman, le septième et son dixième livre: *Au secours pardon*.

Trois citations encadrent le texte. Les premières sont de Dostoïevski et de Tourgueniev. Elles parlent de liberté, de solitude et d'amour, puisque *Au secours pardon* est avant tout un roman d'amour raté (le roman, l'histoire d'amour). La dernière est de Soljenitsyne. Elle évoque le triste destin du monde. Entre les unes et l'autre, l'écrivain relance le publicitaire désenchanté Octave Parango, sa doublure de fiction divorcée, sac de paillettes et de larmes, à la fois modèle et repoussoir: « J'aime répéter que ma bêtise est celle de mon temps, dit Octave, mais au fond je sais que mon temps a bon dos et que ma bêtise m'appartient. A quarante balais, on est responsable de son malheur, même si l'on paraît plus frais que lui. Ah oui, j'oublie de dire que j'ai quitté ma femme parce qu'elle avait le même âge que moi. » Jeunesse perdue, jeunesse perpétuelle, romantisme échoué sur plage pourrie, vieil enfant noyant sa peine dans la fête et l'argent: le modèle rappelle Fitzgerald et, plus loin, Musset. Refrain possible: « J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur: / N'est-ce point assez de tant de tristesse? / Et ne vois-tu pas que changer sans cesse / C'est à chaque pas trouver la douleur? » *Poésies diverses*, 1831.

On avait laissé Octave en prison, voilà sept ans, à la fin de *99 francs*. Dans sa cellule VIP, il avait punaisé une reproduction de *La Progne*, de Gauguin. « Il me suffit de penser que je ne suis pas en prison mais délivré du monde, disait-il. Les moines aussi vivent dans des cellules. » C'était une attitude. Octave est désormais en Russie, où il lève de futurs manne-



MARTIN BUREAU AFP

Frédéric Beigbeder

quins d'exception pour une importante agence. Les filles ont 15 ans, des mâchoires et des cœurs endurcis. Elles viennent des marches de l'empire pour jouer le monde au corps à corps. Beigbeder décrit par les yeux d'Octave la recherche de chair fraîche, les boîtes et les milliardaires russes, le monde des chasseurs de scalps et d'argent. Pas un prix, ni un lieu chic, ni une marque, ni une méthode ne manquent à ses Moscou et Saint-Petersbourg de pacotille. Il cite même une fois le nom d'un propriétaire français de boîtes de nuit et de restaurants, bien connu là-bas des oiseaux de passage, pour en faire le patron des bordels de la ville. Il n'est pas sûr que celui-ci appréciera cette promotion exagérée.

Octave confesse son histoire à un pope russe dans la cathédrale du Christ-Saint-Sauveur, énorme pièce montée kitsch reconstruite à prix d'or au cœur de la ville. Bardé de dynamite, il menace de tout faire sauter si on ne lui rend pas Lena, la splendide et intelligente adolescente dont il est tombé amoureux. Ce n'est pas crédible et ce n'est pas fait pour ça. Mais ce n'est pas drôle alors que c'est fait pour ça. Affaire de diapason: l'irréalisme exige une grande finesse sonore.

À l'ombre de Musset

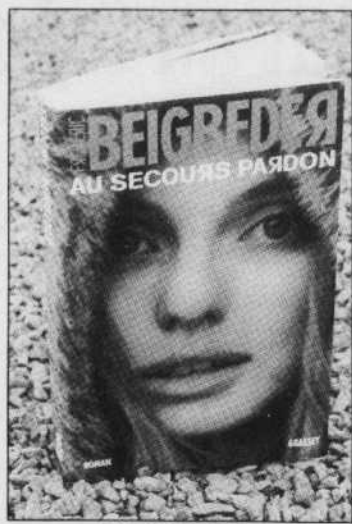
Le roman navigue à vue entre cet irréalisme et le réalisme, la description et la sottise, la maxime désenchantée à format publicitaire et la chronique de l'air du temps. À l'ombre de Musset, Beigbeder prend à Houellebecq son chant funèbre des frustrations et des désirs surexploités, à certains best-sellers la technique du cut-up, aux comiques de boulevard et d'écran leur esprit potache, etc. Le tout finit en farce, mais sans vérité. En résumé, un patchwork bâclé aux em-

prunts et coutures trop visibles.

Comme souvent chez Beigbeder, la seule perspective véritable est le fantôme autobiographique: il invente ce qu'il craint et se flatte d'être. Mais les transpositions, à peine déguisées, sont trop hâtives pour être décentées. Les allusions à ses parents et à ses aventures ne semblent jamais véritablement utiles au récit. L'image qu'il propage de lui-même dans le livre encombre tout ce qui devrait lui échapper. Elle l'encombre techniquement, phrase après phrase, situation après situation, vidant l'histoire et les personnages, ceux qu'il prétend créer et les seuls qui devraient compter. Il les soumet à ses discours, à ses bons mots, à l'éternel enfer de son spectacle: au prêt-à-beigbeder; d'où l'impression de répétition: rien n'évolue, ni les caractères ni le récit.

Et cependant, ce n'est pas indé-

Libération



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Une grande
saga familiale.
Le roman le plus
savoureux
de votre été !



Albin Michel

ALBIN MICHEL

Nouveauté

Québec,
un siècle de souvenirs
en cartes postales

175 cartes postales en couleurs
24 x 28,5 cm - 156 p. - 39,95 \$

À travers la carte postale,
découvrez l'histoire
de la ville depuis un siècle:

La Belle Époque,
la construction du pont
de Québec, la Seconde Guerre mondiale,
la Révolution tranquille, l'âge d'or de la banlieue, etc.

... en compagnie d'auteurs prestigieux qui la racontent
avec leur cœur:

Nadine Girardville, présidente du Club des cartophiles québécois
Jean-Marie Lebel, Yves Beauregard, Jacques Saint-Pierre,
Réjean Lemoine et plusieurs autres.



ÉDITIONS ANNE SIGIER

www.annesigier.qc.ca

Nouveauté

Vieillir en vivant

Gilles Godbout, prêtre
174 p. - 19,95 \$

Choisir de vieillir en vivant,
c'est assumer sa réalité
jusqu'au bout en préservant
le goût de vivre avec intensité.
Un vrai cadeau pour les personnes
âgées et pour ceux et celles
qui travaillent auprès d'elles.

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs
des textes inédits de nouvelliers reconnus
ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous à
XYZ. La revue de la nouvelle
et recevez en prime (valeur 20 \$)
Les yeux des autres (nouvelles)
de Michèle Pélouquin



N° 90 • Thème libre

1 AN / 4 NUMÉROS
INDIVIDU Canada 25 \$ Étranger 35 \$
INSTITUTION Canada 35 \$ Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros
INDIVIDU Canada 45 \$ Étranger 65 \$
INSTITUTION Canada 65 \$ Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros
INDIVIDU Canada 65 \$ Étranger 95 \$
INSTITUTION Canada 95 \$ Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

Visitez notre site Internet:
www.xyzedit.qc.ca/revue.php

Nom	
Adresse	
Ville	
Code postal	Tél.
Courriel	
Ci-joint	<input type="radio"/> Chèque <input type="radio"/> Visa <input type="radio"/> Mastercard
N°	Expire le
Signature	Date

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 514.525.21.70 • Télécopieur: 514.525.75.37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca/revue.php

LECTURES D'ÉTÉ

B É D É

L'été dans les bulles

SYLVAIN CORMIER

Trois étés de suite, de 1969 à 1971, mon père a loué un terrain au camping Vert et blanc, à Saint-Jovite. Enfer et délices. Je passais mes journées dans la roulotte. Jouer dehors? Trop de mouches noires. Trop glacée, la rivière du Diable. Trop d'activités actives. Trop d'extérieur à l'extérieur. Dans la roulotte, il y avait Louis de Funès à la télé. Et il y avait les *Superpocket Pilote*. Mes premières bédés, après Tintin. Excroissance du journal *Pilote*, le *Superpocket* était un recueil en petit format, majoritairement constitué de récits courts mettant à contribution les séries-vedettes de l'hebdo alors au sommet de sa gloire: on y retrouvait Blueberry, Philémon, Tanguy et Laverdure, Norbert et Kari, même Astérix. Autant de premiers contacts. Autant de pactes à vie. Je vous en souhaite de tout pareils, à ceci près: sortez entre les bédés, c'est bon pour le teint et ça repose les yeux. Quelques suggestions en sus.

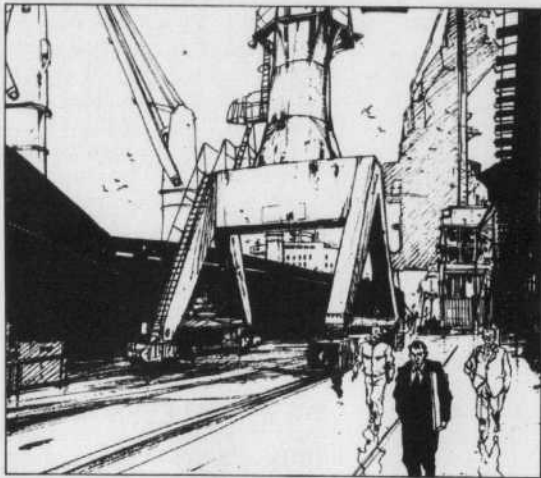
MISS PAS TOUCHE

TOME 1: LA VIERGE DU BORDEL

TOME 2: DU SANG SUR LES MAINS

Hubert et Karascoët
Poisson Pilote - Dargaud

On est au début des années 30, à Paris. Blanche, gentille fille, un brin sainte nitouche, va danser dans les guinguettes de banlieue avec sa copine Eugénie. Gare! Des femmes disparaissent au alentours. On les retrouve mortes, atrocement mutilées. La presse parisienne s'invente un «boucher des guinguettes». Tout ça amuse Agathe, sœur de Blanche: «L'éventreur des petites bonnes légères! Un vrai épouvantail à vertu.» C'est pourtant elle qui, trop curieuse, est assassinée. Blanche jure de la venger, se met



Détail d'une illustration de Christian Lax pour *Le Choucas*

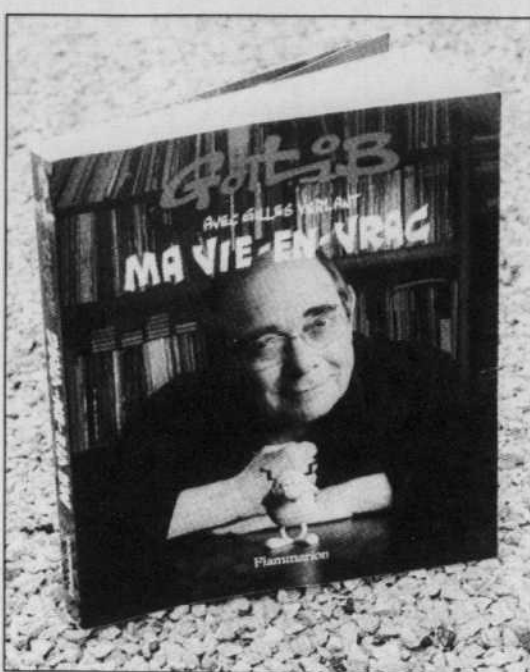
en chasse, suit une piste qui la mène au Pompadour, maison close aux mœurs plus que dissolues: la voilà au lupanar, véritable «*Candide au pays des putes*», aussi déterminée à débusquer le monstre qu'à demeurer vierge, d'où son surnom de Miss Pas Touche (pour contourner le problème, on lui fait jouer les dominatrices). Ainsi démarre une histoire dont le charme d'époque et le dessin presque enfantin de Karascoët (pseudo du tandem Marie Pommepey-Sébastien Cosset) contrastent avec le scénario glauque d'Hubert Boulard, aux ramifications si intrigantes et tortueuses qu'il faut deux tomes pour en voir le bout. Entre innocence et stupre, jolies cases et planches «gore», l'équilibre est parfait, et la lecture de ce polar pervers, finaliste du prix Bédélys, aussi passionnante que troublante. À lire le jour, de préférence. Et tout habillé.

LE CHOUCAS

L'INTÉGRALE

Christian Lax
Reperages - Dupuis

«J'ai bondi dans le seul costard de ma penderie (celui que j'avais pour l'enterrement de ma mère), que j'ai associé à une chemise jaune de chez Fringakian, manière d'atténuer l'austérité. J'avais tout d'un choucas.» Choucas: oiseau noir à long bec jaune. Ainsi Le Choucas explique-t-il son pseudo de fonction. Fonction: privé. Détective privé. Le Choucas est un privé du genre paumé, qui crèche dans un appartement à peu près vide, où quelques cartons jamais déballés rivalisent avec les traites impayées, rapport à la couche de poussière accumulée. Seule sa collection de polars de «La Noire» n'amasse pas mousses: c'est sa lecture de chevet, voire sa seule source de référence dans l'exercice de sa profession. Ses enquêtes lui tombent dessus comme des tuiles, et il est le plus souvent le jouet de machinations qui le dépassent (mais qu'il finit par résoudre néanmoins, généralement malgré lui). Ancien remonteur de pendules, viré pour cause de digitalisation, il est devenu privé par effet d'entraînement, et le demeure par désœuvrement. C'est dire à quel point on a plaisir à le suivre, ballotté comme lui d'un lieu à l'autre et d'une embrouille à la suivante, découvrant au même rythme ralenti les tenants et aboutissants de ses drôles d'affaires. Qui plus est, Lax a une patte. Sacrées tronches que les siennes (à la limite de la caricature, façon Baru ou Goossens), et sacré sens du détail (ses rues, ses maisons, on s'y attarde indéfiniment). Et sacrée maîtrise du noir et blanc: une découverte pour qui avait lu Le Choucas en albums. En effet, l'intégrale a ceci de bien, en dépit de son format un chouïa trop réduit, qu'elle restitue l'œuvre telle que proposée à l'origine par l'auteur, splendide noir et blanc que l'éditeur Dupuis avait cru bon éclaircir de couleurs. Allez comprendre. Comme s'il fallait voir le jaune de la chemise du Choucas pour savoir qu'elle est jaune.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

NIC OUMOUK

TOME 2: LA FRANCE A PEUR

Manu Larcentet
Poisson Pilote - Dargaud

«La France a peur!» C'est l'envoyé spécial de la télé qui le dit. «La banlieue est à feu et à sang...» Vu qu'il habite la banlieue, Nic Oumouk, le petit Arabe aux grosses lunettes rondes, voudrait bien que la France ait peur de lui aussi. Las! Il est incompris. «Tu feras peur demain, à la France, avec ton bulletin de notes», lui dit sa mère. Deux planches plus loin, joie et pur hasard, il tombe sur une auto embrasée. Oups! Il tombe aussi sur une cohorte de CRS. À ses pieds, un sac plein d'armes, laissé là par un émeutier, un vrai, en fuite. Méprise. Sale situation. Un juge prédit à Nic un bel avenir: «Bêtise fi Arrestation fi Comparution immédiate fi Centre de détention pour mineurs fi Traumatisme fi Chômage fi Clochard fi Mort.» Une solution est envisagée: un «travail d'intérêt général». Nic Oumouk aboutit ainsi à Ralleroles-Pamoisan, hameau provincial transformé en «village médiéval», où l'attend André Grimbeyroux, président de la coopérative locale. «Rho ben tu tombes bien, Fanfarolo! Il y a du pain trois céréales sur la planche à croustilloux!» Dure immersion dans le monde de la culture bio pour un habitué des «nuggets» de poulet. Nic y survivra, et parviendra même à faire peur à la France, révélant le plan diabolique d'un savant et du député-maire, qui veulent devenir maîtres du monde

à l'aide de moutons «génétiquement modifiés au nucléaire». Eh oui. Ça ne s'invente pas, sauf si on s'appelle Larcentet.

Ai-je écrit que Manu Larcentet est l'auteur de bédé le plus férocement drôle, le plus pudiquement tendre et le plus dangereusement pertinent de ce siècle si neuf et déjà si usagé? Entre les divers tomes de ses séries unanimement acclamées, *Le Combat ordinaire* et *Le Retour à la terre*, même une récréation du genre de *La France a peur* de Nic Oumouk confine au coup de génie. Ici, Larcentet se lâche lousse dans un registre moins autobiographique, parodiant les récits d'aventures dont les enfants sont les héros. Du coup, il en profite pour dire ce qu'il pense de la paranoïa des Français envers les banlieues, des élus régionaux et leurs petits pouvoirs, ainsi que des errances potentielles des producteurs d'OGM. Chez Larcentet, pas de bédés en vain. Ce gars-là a des opinions. Et du cœur. À la fin, à travers ses lentilles ça d'épais, il y a encore et toujours le regard pur de Nic.

MA VIE-EN-VRAC

Gotlib avec Gilles Verlant
Flammariion

Ce n'est pas une bédé, mais une bio d'auteur de bédé. Bio qui n'est pas tout à fait une non plus. Fichtre, diantre, bigre, comme dit le titre du premier chapitre. Allez, j'explique, on n'est pas aux pièces. Ne souhaitant pas raconter le reste de sa vie comme il avait narré son enfance dans le très émouvant *J'existe, je me suis rencontré*, Marcel Gotlib, dit Gotlib, propose donc un livre de témoignages recueillis, une histoire orale, où le dénommé Gilles Verlant, ci-devant spécialiste ès chansons françaises et biographe émérite de Gainsbourg, en plus de tout glaner, tisse des liens et re-place les faits dans leur contexte. C'est ça, la gloire, petit: on peut se payer le meilleur larbin. Gotlib, qui ne dessine presque plus — et nous dit pourquoi ici —, a tout de même habillé la titraillie de sa fameuse graphie, et commenté ça et là, en notes de bas de page, les affirmations et opinions des uns et des autres. Y a pas à dire, ça embellit. D'une rare transparence, le livre aborde vaillamment tous les sujets, notamment la bataille contre la dépression chronique livrée par cet homme dont l'œuvre est pourtant la plus poilante du monde. Tous les copains ont répondu présent, collègues et amis, femme et fille aussi, composant à eux tous un portrait saisissant, le plus exhaustif imaginable. En plus, un paragraphe sur deux, on se marre. Et on se dit à chaque évocation, à chaque illustration (pas chiche là-dessus, l'éditeur), que la vie sans ce «*chair Monsieur Gautelibe*», comme l'écrivait l'élève Chaprot, aurait été aussi vide qu'une case sans coccinelle.

Collaborateur du Devoir

POLAR

Tout au fond du terrier...

Michael Connelly tire les ficelles comme il est le seul à savoir le faire, en maintenant le suspens jusqu'à la toute fin

MICHEL BÉLAIR

Pauvre Harry Bosch: le voilà encore une fois rattrapé par son passé et, comme toujours, c'est plutôt souffrant. Cette fois-ci, le bureau du District attorney (D.A.) du comté de Los Angeles l'amène à replonger dans une enquête non résolue: celle de la disparition, et de la mort probable, de Marie Gesto en 1993.

Depuis son retour au LAPD, Bosch a gratté plus d'une fois, comme il l'avait fait avant sans jamais rien trouver, le moindre élément de piste pouvant éclaircir cette sombre affaire. Il soupçonne toujours un riche fils de famille, mais il n'a jamais réussi à lui coller quoi que ce soit sur le dos. Et puis soudain, coup de théâtre: un meurtrier en série, découpeur de cadavres de son état, accepte de confesser une série de meurtres, dont celui de Marie

Gesto, en échange de sa vie...

Pourtant, Harry n'arrive pas à croire que son intuition l'ait trompé pendant toutes ces années. Le meurtrier psychopathe Raynard Waits, alias Robert Saxon, est très convaincant... mais Bosch ne peut s'empêcher de soupçonner un coup fourré orchestré par le bureau du D.A. Et lorsque Waits mène les policiers à la tombe de Gesto dans le boisé d'Echo Park au milieu des collines de la cité des anges, il semble bien que notre inspecteur ait eu raison puisque l'enfer se déchaîne. (À partir de ce moment dans votre lecture, aussi bien prévenir l'être aimé de votre probable manque de présence tout en lui rappelant les vertus de la marche, du vélo et du plein-air en général...)

En ne vous dévoilera évidemment pas ici les détails de l'intrigue, mais disons simplement que Mi-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Michael Connelly

chael Connelly tire les ficelles comme il est le seul à savoir le faire, en maintenant le suspens jusqu'à la toute fin — que l'on ne verra d'ailleurs pas venir. Et puis il y a aussi que, même si, au fil de ses aventures, on a appris à connaître de mieux en mieux le très formateur passé tourmenté de ce cher Harry, il réussit encore ici à nous surprendre. Sur-tout que le psychopathe Raynard Waits a vécu une enfance similaire à la sienne, ballotté d'un foyer d'ac-

cueil à l'autre au beau milieu des quartiers difficiles du centre-ville; c'est d'ailleurs peut-être ce qui le fera agir plus vite et plus intuitivement que tout le monde lorsqu'une jeune fille disparaît de nouveau...

Nouvel élément au programme, Harry Bosch retrouve aussi Rachel Walling du FBI, qui est maintenant en poste à Los Angeles dans un obscur sous-bureau; le profil psychologique qu'elle tracera du meurtrier Waits, le Renard, est assez troublant et séduira Harry par sa minutie et sa pertinence. Tous deux formeront d'ailleurs assez rapidement dans l'histoire un couple tout autant improbable que sympathique, mis à mal par leur commune dévotion pour le métier.

Que trouvera Harry tout au fond du terrier? Le Renard, bien sûr. Mais aussi de grands pans de ce qu'il aurait pu devenir...

Le Devoir

ECHO PARK

Michael Connelly
Éditions du Seuil
Paris, 2006, 368 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

Grandes découvertes pour petits curieux

ANNE MICHAUD

On déplore souvent que trop peu de jeunes québécois s'intéressent encore aux sciences... Pour renverser cette tendance, voici de beaux livres qui présentent les grandes découvertes scientifiques à de jeunes esprits curieux?

À travers toutes les découvertes qui ont jalonné le XX^e siècle, la découverte de l'ADN, la fission de l'atome et la théorie de la relativité d'Albert Einstein comptent certainement parmi les plus importantes.

Ce sont ces sujets qui sont abordés dans les trois premiers volumes de la collection «Grandes découvertes scienti-

fiques» des Éditions Hurtubise HMH.

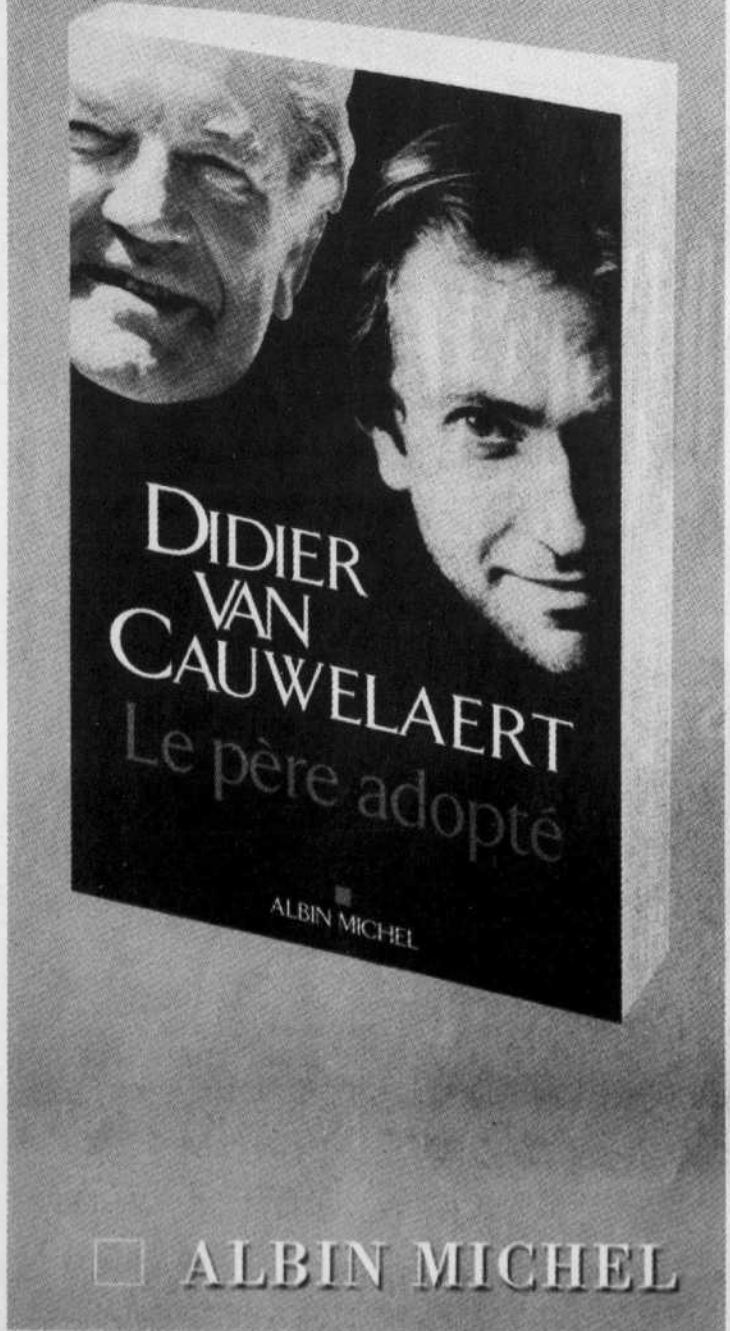
Chaque découverte est présentée dans son contexte historique et expliquée depuis ses tout premiers balbutiements jusqu'à ses applications les plus récentes. Les auteurs mettent aussi l'accent sur les scientifiques qui ont participé à ces découvertes. Après tout, le but est de former la relève autant que les esprits...

Collaboratrice du Devoir

COLLECTION «GRANDES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES»

Hurtubise HMH
Montréal, 2006, 50 pages chacun

Le plus beau roman d'amour de Cauwelaert, c'est son père.



Cet été, laissez-vous bercer...

Hamac H hamac-carreets

Les Battures, lieu où s'entrement l'histoire d'une jeune Montagnaise et celle d'une famille moderne. Quand le passé explique le présent!

Dans le Montréal des années 1920, Laurette Boucher a des rêves, des espoirs de jeune fille. Mais la vie en décidera autrement pour elle.

Ce qui se dit et se joue sur le divan d'un psy est inaccessible, secret professionnel oblige. Dans ce roman, l'interdiction est levée.

Lucia le chien

Un toi le noir

Les Choucas ont des rêves d'adolescence

«Une écriture toute native qui imite bien l'univers animal qu'on se plaît à imaginer...»
Émilie Boivin, *Le Devoir*

«Les créatures nocturnes, sous la plume de Lalonde, deviennent aussi fascinantes que troublantes.»
Xavier K. Richard, *Voir*

«À lire pendant que les enfants se gavent de crème glacée chez la voisine d'en face...»
Tout simplement Clodine

www.hamac.qc.ca

LECTURES D'ÉTÉ

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le saint Lévesque d'André Larocque



Louis Cornellier

René Lévesque, nous dit André Larocque dans *Le Parti de René Lévesque. Un retour aux sources*, a été le plus grand premier ministre du Québec. Or, en formulant ce jugement, l'essayiste ne veut pas saluer le héraut de la souveraineté que fut Lévesque, mais plutôt l'homme d'Etat tout entier dévoué à la démocratisation de notre système politique. «*Sa vraie priorité*», écrit-il, était moins la souveraineté de l'Etat que la souveraineté populaire. On a retenu la loi 101 comme symbole de son engagement, alors qu'il aurait plutôt fallu retenir sa loi sur le financement populaire des partis politiques et son engagement en matière de réforme électorale et parlementaire.

L'essai d'André Larocque, qui fut membre du personnel politique du PQ et haut fonctionnaire avant de devenir professeur associé à l'École nationale d'administration publique et militant engagé en faveur de la réforme du mode de scrutin, contient deux parties distinctes. La première se veut un portrait hagiographique de l'œuvre politique de Lévesque et la seconde est un recueil d'anecdotes qui évoquent les belles années du PQ.

Le Lévesque dépeint par Larocque est, en effet, une sorte de saint laïque. «*Le passage de l'Église à l'État chez nous ne s'est pas fait dans la révolte religieuse mais dans l'adhésion politique et vous [R. L.] en avez été le principal élément d'entraînement*». Selon l'essayiste, Lévesque aimait profondément les Québécois, sans exclusion, et professait un anti-élitisme de principe. Dans une formule malheureuse, Larocque le qualifie de «*populiste*» (il affirme vouloir revaloriser ce mot), même si le terme «*démocrate*» aurait mieux convenu. «*Face à la politique définie comme celle des culottes à Vautrain [sic], du scandale du gaz naturel ou encore comme le pouvoir des autres, vous en avez fait un lieu d'édification d'une société moderne avertie, vous avez pavé une route solide vers la réconciliation entre le pouvoir et les citoyens dans une société dénuée de pouvoir depuis des siècles*».

Aux yeux de Larocque, toute la grandeur de Lévesque est là, dans sa volonté de redonner les partis aux membres, dans son action politique visant à démocratiser la participation civique. Larocque insiste beaucoup sur le fait que, pour le premier chef du PQ, la souveraineté étatique n'était qu'un moyen de mieux rendre le pouvoir au peuple.

Après le départ de Lévesque, écrit-il, le PQ a trahi cet esprit en faisant de la souveraineté une fin en soi, vidée de son contenu démocratique. Larocque, en fait, ne pardonne pas au PQ de reporter la réforme du mode de scrutin et une véritable politique de décentralisation au lendemain de la souveraineté. Pourtant, dans une logique souverainiste, cette accusation de faire de la souveraineté une fin en soi ne tient pas. Pourquoi, en effet, vouloir la faire sinon parce que, sans elle, le reste nous semble irréalisable? Si tout est possible sans elle, qui n'apparaît plus alors que comme la cerise sur le sundae, à quoi bon s'y attacher? En ce sens, et contrairement à ce qu'affirme Larocque, Parizeau n'est pas un obsédé de la souveraineté vide. Elle constitue, pour lui aussi, un moyen, mais un moyen nécessaire pour l'atteinte pleine et entière, dans la mesure des possibles politiques, des autres fins. La logique de Larocque suggère plutôt qu'elle ne serait qu'un moyen accessoire, ce qui revient à lui faire perdre une grande partie de sa pertinence. Précisons, toutefois, que ce n'est pas là ce que conclut Larocque, qui pense, par exemple, en s'inspirant de l'esprit de Lévesque, que l'instauration du mode de scrutin proportionnel et une véritable politique de décentralisation créeraient une dynamique démocratique plus favorable à la souveraineté. Il y a là un vrai débat, essentiel, à mener.

Le PQ en anecdotes

Plus légère, la deuxième partie de cet ouvrage est un vrai régal pour les passionnés de la petite histoire de la politique québécoise. Larocque a vécu de l'intérieur la naissance du PQ et sa transformation en force politique de premier plan. Il raconte avec humour et passion, dans ces pages, les hauts et les bas de cette formidable aventure.



René Lévesque au soir du premier référendum

SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Il revient sur les épisodes litigieux qui ont mené aux choix du sigle, «*calqué sur celui d'Hydro-Québec*» et du nom du Parti québécois, que le chef détestait. Il rappelle que Lévesque craignait comme la peste l'impétuosité de Pierre Bourgault (le collègue Nadeau en aura long à dire cet automne à ce sujet dans son *Bourgault*) et qu'il souhaitait la survie du RIN afin de faire ressortir la modération du PQ. Amusé, il relate les événements qui ont amené le parti à adopter des statuts copiés sur ceux de la Ligue communiste de Yougoslavie.

Lévesque, nous confirme Larocque, a pleuré à chaudes larmes le jour de l'enlèvement de Pierre Laporte, un événement qui l'a rendu furieux. En 1971, quand Larocque a dû se présenter contre lui lors d'une course à la chefferie pour que Radio-Canada daigne couvrir le congrès du PQ, il a joué le jeu avec plaisir.

Les péquistes, à l'époque, travaillaient déjà fort, contribuaient à instaurer une manière moderne de faire de la politique en développant le volet recherche et documentation de leur travail parlementaire, mais ils savaient aussi s'amuser. En 1972, par exemple, Camille Laurin, à l'Assemblée nationale, livre un long discours... en latin! Le libéral Claude Castonguay lui réplique dans la même langue, suivi en cela par l'unioniste Jean-Noël Tremblay. Reprenant la parole, Laurin enchaîne... en grec ancien! Sa tirade n'aura pas de réplique.

Dans le même esprit, son collègue Claude Charon, toujours en 1972, se lève en Chambre pour souligner la mort du grand dramaturge Jean Racine. Jean-Noël Tremblay en rajoute, et le piège fonctionne. Le coloré Camille Samson, qui n'en manque pas une, déplore à son tour la mort de ce grand... Québécois dont tous se souviennent, de Val-d'Or à Gaspé! «*Evidemment, conclut Larocque, ce fut fête au village et on en riait encore des années plus tard...*» Comme on riait encore des performances magistrales de Claude Charon, maître dans l'art de parler des heures durant pour retarder l'adoption de projets de loi libéraux.

En fin de parcours, délaissant ce désopilant festival d'anecdotes, Larocque ne manque pas de critiquer le PQ d'aujourd'hui, oublieux de l'héritage du parti de René Lévesque. Il revient aux péquistes actuels de lui donner tort en retrouvant leur dynamisme.

louisco@sympatico.ca

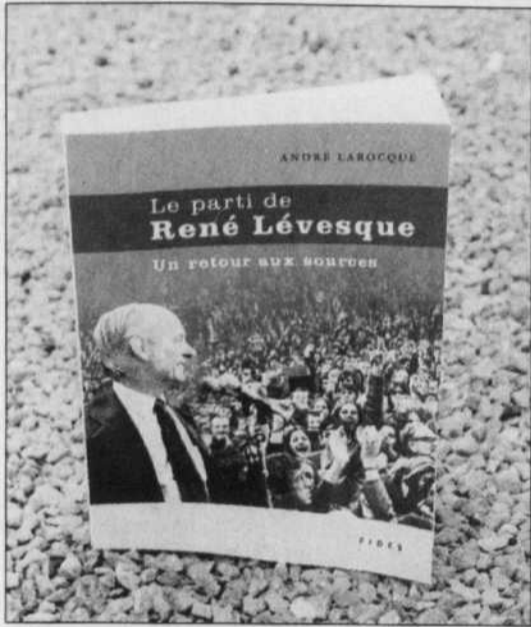
LE PARTI DE RENÉ LÉVESQUE

UN RETOUR AUX SOURCES

André Larocque

Fides

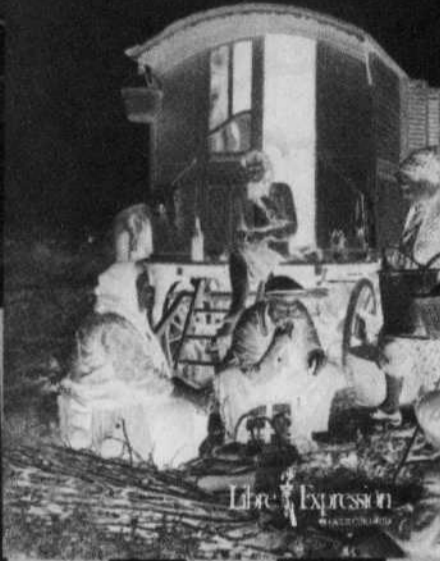
Montréal, 2007, 256 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

En vacances, tournez la page!

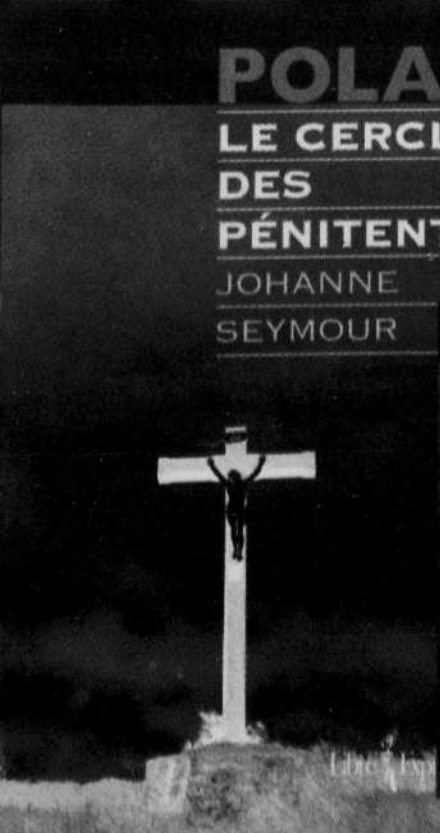
POLAR
TSIGANES
MARIO
BOLDUC



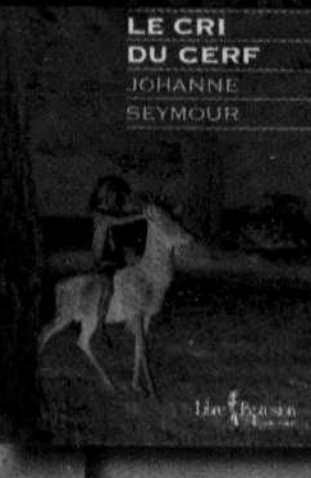
POLAR
CACHEMIRE
MARIO
BOLDUC



POLAR
**LE CERCLE
DES
PÉNITENTS**
JOHANNE
SEYMOUR



**LE CRI
DU CERF**
JOHANNE
SEYMOUR

**POLAR C'EST AUSSI**

Jeffery Deaver
Jacqueline Lessard
Thomas Swan
Normand Lester
Corinne De Vailly
Jacques Bissonnette

Libre Expression
GROUPE LIBREX
SODAC
INSTITUT DE DÉVELOPPEMENT
DES ENTREPRISES CULTURELLES ET MÉDIAS
Québec Ill.

LECTURES D'ÉTÉ

BEAUX LIVRES

Un ange passe

CAROLINE MONTPETIT

Dans la religion chrétienne, dans le judaïsme et dans l'islam, les anges sont des messagers de Dieu, qui servent d'intermédiaires entre le sacré et le profane. Est-ce pour cette raison qu'on en a tant orné nos monuments funéraires?

Armée de son appareil photo, la photographe Isolde Ohlbaum a parcouru les vieux cimetières d'Europe pour découvrir le visage des anges qui les peuplent.

Ces anges sont surtout féminins, a-t-elle constaté. Pensifs, lisant, dormant, pleurant, jouant de la musique, s'étreignant, fixés dans la pierre, ils sont d'une beauté qui semble immortelle. Et pourtant, alors que la plupart de ces photos ont été prises dans les années 1980, plusieurs des sculptures représentées ont aujourd'hui disparu. «Peut-être se trouvent-elles aujourd'hui dans des parcs ou des jardins privés», se demande la photographe.

Déjà, sur les photos, plusieurs anges ont pris de l'âge, envahis de vigne, noircis par la pollution ou salis par les pigeons. Et la patine des ans ne fait que rendre plus aiguë la question qui nous hante en les regardant: «Que reste-t-il d'une vie humaine?» Car même la pierre, sous ses allures d'éternité, ne résiste pas totalement au passage du temps.

Isolde Ohlbaum dit avoir photographié certains anges plusieurs fois, différents qu'ils étaient dans la lumière ou dans l'ombre, à différentes heures de la journée.

«Créés comme métaphores poétiques, comme métaphore de la passion, de la protection, de la conscience, de la paix, de la consolation ou de l'espérance, ils donnent carrière à nos rêves et à nos désirs, et restent remplis de secrets et d'énigmes.»

Ces superbes photos sont accompagnées de textes choisis d'Hugo, de Baudelaire, de Nerval, mais aussi, entre autres, d'Edgar Poe et de Théophile Gautier.

«Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme / Ouvre le firmament», écrit Victor Hugo.

Dans la mythologie, les anges sont dotés par Dieu du libre arbitre, mais ils choisissent majoritairement de continuer à se consacrer à leur créateur. Ceux qui, au contraire, s'éloignent de Lui deviennent déçus, comme Satan.

Reste que même ceux qui sont restés dans le droit chemin semblent souffrir parfois du spectacle du monde.



ISOLDE OHLBAUM / ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE
Ange du cimetière de Vienne photographié par Isolde Ohlbaum

de. On les voit souvent les mains posées sur leurs yeux, comme pour masquer une vision d'apocalypse.

«Les plus désespérés sont les chants les plus beaux / Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots», écrit Alfred de Musset.

Silence! Un ange passe. Et la beauté est faite pierre.

Le Devoir

ANGES, UN LIEN AVEC L'ÉTERNITÉ

Isolde Ohlbaum
Éditions La Martinière
Paris 2007, 341 pages

CONTES

Du côté du diable

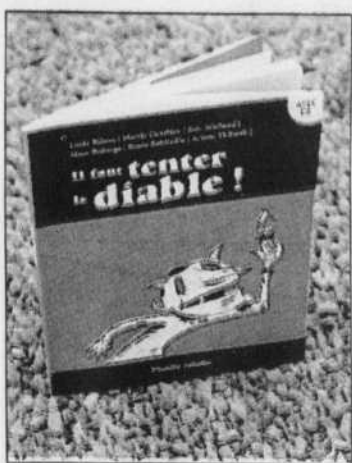
ODILE TREMBLAY

«Le conte est en plein renouveau; la vidéo légère est en effervescence; la musique se métisse et explore toutes les avenues. Que se passerait-il si ces trois pratiques se croisaient?» se sont demandé le conteur André Lemelin et le vidéaste Yannick B. Gélinas.

Le joli livre de contes doublé d'un CD *Il faut tenter le diable* est le fruit de tous ces métissages. Six contes, six vidéastes et deux musiciens se sont penchés au chevet de Lucifer, qui ne se porte pas trop mal, merci!

Une soirée-performance dédiée au puissant personnage aux pieds de bouc, lors du festival du conte De bouche à oreille, en avril 2006, est allée puiser au riche patrimoine oral qui met le Malin en scène; contes et légendes d'antan, parfois transposés dans une urbanité contemporaine, sur fond d'improvisation.

Six légendes célèbres, dont *La Chasse-galerie*, *La Corriveau*, *Le Cheval noir*, sont servies à l'œil et



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

à l'oreille, prouvant à quel point le diable a planté profondément sa fourche dans le paysage québécois, de Trois-Rivières à Lévis, de Grande Vallée à Trois-Pistoles, en passant par l'île d'Orléans, où les sorciers mènent le sabbat. Danseur, constructeur d'églises, toujours tentateur, le prince des damnés est le héros d'aventures délicieuses, qui font frissonner l'échine au détour, sur un air de violon.

Le Devoir

IL FAUT TENTER LE DIABLE!

Lucie Bisson, Martin Gauthier, Eric Michaud, Marc Roberge, Renée Robitaille, Arleen Thibault
Avec CD de musique: Laura Risk et Ambroise Vesac
Éditions Planète rebelle
Montréal, 2007, 70 pages

LILI MAXIME
Ma chère Louisiane

Les Éditions La Grande Marée

Une saga épicée dans une Louisiane tropicale, où la langue colorée des Cadjins et leur musique tracent un portrait révélateur de ces Acadiens du Sud. Une trilogie contemporaine qui rend hommage à ces autres Français d'Amérique en sursis

Ouragan sur le bayou

TOME 1

Lili Maxime

Ouragan sur le bayou

Prix France-Acadie 2005

*** 1/2 LA PRESSE

La Sang-mêlé du bayou

TOME 2

Lili Maxime

La Sang-mêlé du bayou

*** 1/2 LA PRESSE

Un dernier Mardi gras

TOME 3

Lili Maxime

Un dernier Mardi gras

*** LA PRESSE

Prix France-Acadie 2005

Le nouveau roman de Paulo Coelho

La sorcière de Portobello

VIERGE? SAINTE? MARTYRE OU FOLLE?
QUI EST ATHÉNA?

Flammarion

PAULO
COELHO
La sorcière
de Portobello

Flammarion

TOURISME

Plus branché que ça, tu meurs!

Wallpaper* sillonne les grandes villes du monde

ISABELLE PARÉ

Voilà que le fameux éditeur de Wallpaper*, ce magazine d'esthètes qui s'abreuve de tout ce que la planète contient de BCBG et de branchés, se lance à l'assaut du tourisme «tendance», dans une série de miniguides dédiés à 12 grandes capitales du monde.

A mille lieux des Routard ou des Lonely Planet adulés des globe-trotters affectionnant les parcours moins fréquentés et les rencontres locales, ces petits guides de poche sur papier glacé se concentrent au contraire sur les lieux les plus courts et les plus en vogue de l'heure. Que ce soit à Londres, à Paris, à Barcelone ou à Buenos Aires, Wallpaper* se rue sur le chic du chic urbain, moulé sur mesure pour les aficionados du design, du glamour et de la «branchitude» tous azimuts.

Visiblement pensés pour les jet-setters et autres squatteurs d'aéroports, ces petits guides concentrent en 100 pages tout ce qu'il y a à voir en 24 heures dans 12 capitales du monde, avec des sections consacrées aux repères, aux sorties «in», aux plus belles suites d'hôtel (!!!), aux meilleures tables, aux adresses «shopping» et — histoire de se détendre un peu —, aux spas les plus chic et aux escapades détente.

Pour les mordus d'architecture, une heureuse section recense par ailleurs, avec un sens de l'image qui a fait la marque de Wallpaper*, les bâtiments uniques de ces capitales. Avec un penchant avoué, avant-garde oblige, pour l'architecture contemporaine. Préférant la vignette au texte, ces petites plaquettes transpirent le luxe à tout prix. Avec toutes ces photos par ailleurs magnifiques, ceux qui n'ont pas les moyens de frayer en ces lieux-cultes pourront se rincer l'œil à souhait. Bref, amateurs de saveurs locales et de gargotes sympathiques, fuyez!

Le Devoir



Le foyer de l'hôtel Prestige, à Amsterdam

À paraître bientôt:
un guide sur Montréal
Wallpaper* City guide 2007
Phaidon, 100 pages

L'été de toutes les aventures!



Tréca'rre
GRUPPS LIBREX
JEUNESSE
SOPAC